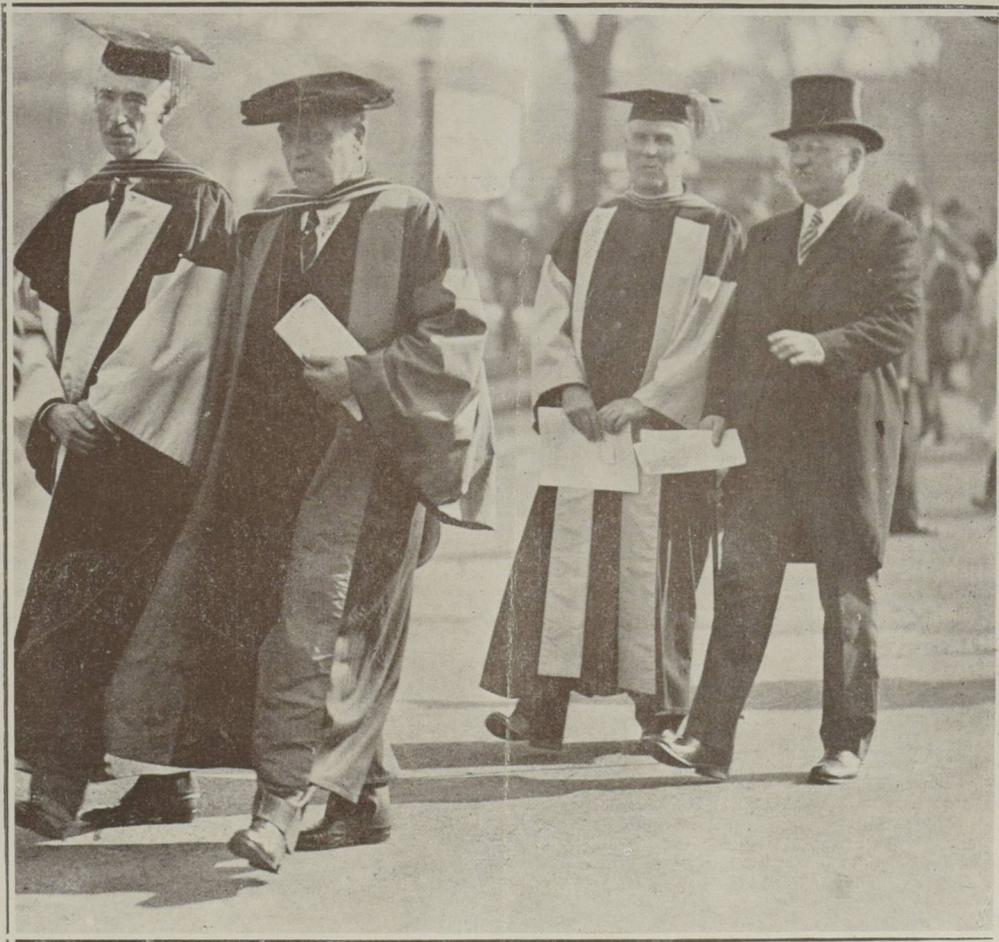


LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Le centenaire de l'université de Toronto

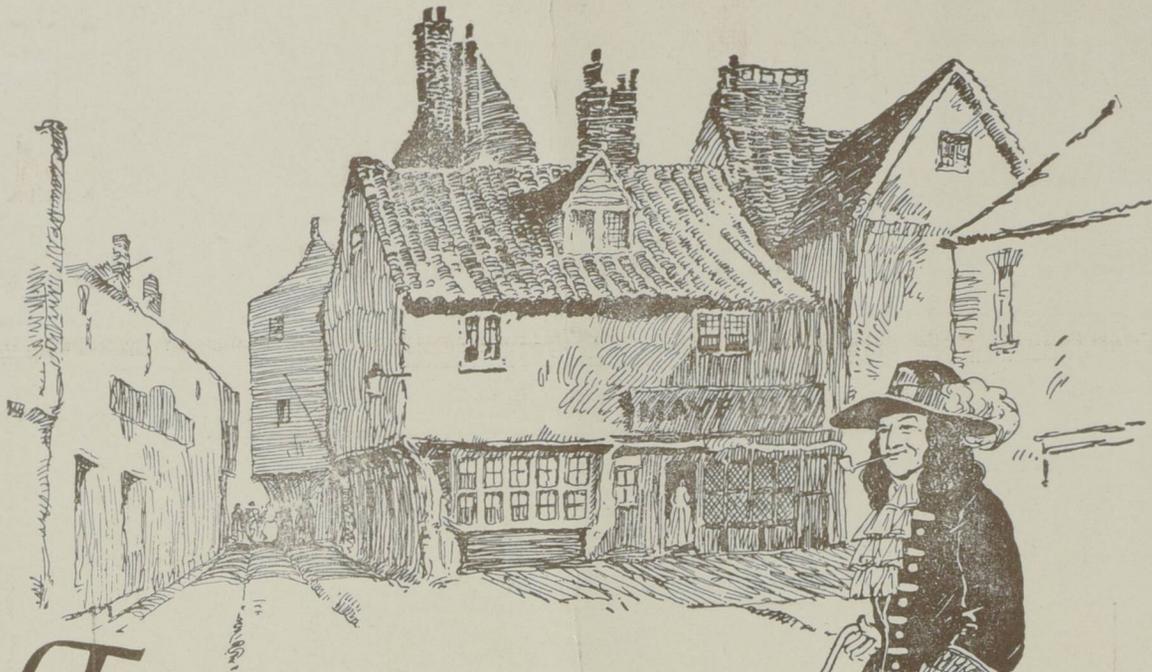
Une fraction, mais non la moindre, du défilé sur les immenses gazons ou au milieu des vastes plate-bandes de l'institution jubilaire. Au premier plan, à gauche, l'hon. L. A. TASCHEREAU, premier ministre de la province de Québec, en compagnie du Très Honorable William LYON MacKENZIE KING, premier ministre du Canada, puis au second plan vers la droite, le très révérend H. J. Cody, le président des gouverneurs de l'université et l'hon. G. H. Fergusson, premier ministre de la province de l'Ontario.



LE LIEN BRITANNIQUE.— “Je crois fermement à la permanence du lien britannique, pourvu que nous demeurions sur un pied d'égalité avec tous les autres membres de l'Empire, que nous soyons maîtres chez nous, et considérés comme des sujets du Roi, non pas comme des coloniaux ou des indigènes, ainsi qu'un journal de Londres nous qualifiait récemment, à l'occasion du passage de Son Altesse Royale le Prince de Galles. A moins que les conditions actuelles ne changent, pouvons-nous désirer un meilleur sort que celui des hommes libres que nous sommes, maîtres de nos destinées et formant une entité autonome dans le plus puissant empire du monde?”
(L'HON. M. TASCHEREAU, A TORONTO.)

Arts, = Sciences, = Lettres

Octobre, 1927, vol. VIII, no. 4 - - 130, St-Vallier, QUÉBEC



Traité suivant un Vieux Procédé Anglais

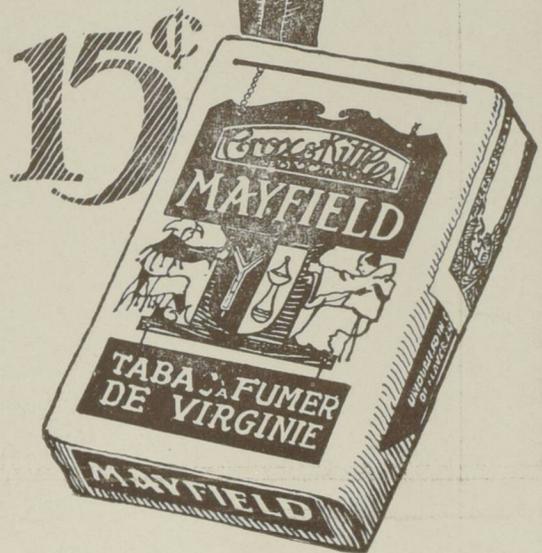
DEPUIS des siècles, la pipe jouit de la plus grande vogue en Angleterre, sans aucun doute à cause de la très fine qualité du tabac qu'il est possible d'avoir en ce pays. Vous pouvez maintenant vous procurer au Canada, au même prix que les tabacs ordinaires, le meilleur tabac de Virginie—traité suivant un procédé anglais—qui, dès la première bouffée, nous en avons la conviction, vous fera trouver en votre pipe la façon la plus satisfaisante et la plus délicieuse de jouir du tabac. Essayez un paquet de Mayfield et ensuite vous en fumerez toujours.

HACHE GROS POUR LA PIPE ET FIN POUR
ROULER DES CIGARETTES

Les paquets contiennent des certificats échangeables
contre des paquets de Cartes à Jouer.

ROCK CITY TOBACCO CO., LIMITED
QUEBEC

My6



MAYFIELD

Tabac à Fumer

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES DE QUÉBEC

Vol. VIII

QUÉBEC, OCTOBRE 1927

No 6

LES QUATRE VOIES

La célébration du soixantenaire de la confédération, le premier juillet 1927, a valu au peuple canadien l'affirmation d'un patriotisme moins superficiel et plus profond. Les messages officiels des gouvernants ont fixé nettement une situation que bien des circonstances avaient rendu jusqu'ici plutôt équivoque. Les manifestations, sagement inspirées, ont pris une allure si noblement conciliante que le canadien d'origine française en a ressenti une impression touchante. Il s'est rendu compte qu'il vivait dans une atmosphère un peu nouvelle. Grâce à d'heureuse influence, depuis longtemps au travail, il n'a été victime cette fois d'aucun incident vexant qui détruit l'objectif des meilleures intentions et anéantit l'effet des plus beaux programmes.

La province de Québec, par sa voix la plus autorisée, avait gardé un silence prudent. Elle voulait sans doute éprouver certaine sincérité. Elle figura... et observa. Et ce sont les brillantes cérémonies d'un centenaire, celui de l'Université de Toronto, en octobre, qui ont fourni l'occasion au premier ministre de la province de Québec d'exprimer et d'orienter le sentiment de ses compatriotes. On ne saurait trop le faire connaître. C'est pourquoi nous nous permettons de faire la citation suivante... LE DIRECTEUR.

“ Quatre voies ”, dit-il, “ semblent ouvertes au peuple canadien : l'annexion aux Etats-Unis ; l'indépendance ; la rupture de la Confédération ; ou le statu quo, avec le maintien de notre allégeance à la Couronne Britannique.

“ Parlant en mon nom personnel et exprimant à la fois l'opinion de la grande majorité des citoyens de ma province, je puis affirmer sans hésitation que la dernière solution est celle qui m'agrée et qui rallie tous les cœurs et toutes les bonnes volontés.

Civis romanus sum était le titre dont s'enorgueillissait tout citoyen du vieil Empire romain. “ Je suis sujet britannique ” devrait avoir une aussi haute signification pour tous ceux qui, où qu'ils se trouvent, sont sujets du Roi.

“ La grande majorité de ma province est française, française par le sang, par les traditions, par la culture, par la langue. A tout prix, nos gens conserveront cet héritage, qui leur est aussi cher que le sont pour vous vos propres traditions britanniques, et peut-être plus cher encore, puisqu'ils ont eu à combattre pour sauvegarder leur héritage. Mais, dès que ces droits leur sont reconnus, je ne connais point de meilleurs sujets britanniques. Leur fidélité à la Couronne est le plus beau tribut qu'on puisse rendre aux institutions britanniques.”

“ Le cours des événements, durant ces six dernières décades, nous achemine-t-il vers un autre régime ou vers une transformation radicale de notre constitution ? Sans hésiter, je réponds : non.

“ On aura beau feuilletter une à une les pages qui relatent notre dernier demi-siècle d'histoire, on ne trouvera nulle part un mouvement sérieux tendant à l'indépendance, à l'annexion ou à la rupture du lien fédéral. C'est l'opinion publique qui prépare de tels changements, et l'opinion publique ne s'élève que sous le coup d'événements importants, d'une crise industrielle et commerciale, de haines nationales ou d'animosités intestines. Voit-on de semblables éléments de dissolution ?

“ Au contraire, le Canada n'est-il pas plus prospère que jamais, et plus confiant en l'avenir qu'il ne l'était aux jours de 1867 ? N'est-il pas plus solide dans les liens qui unissent les diverses provinces, plus fort dans le sentiment canadien qui, d'un océan à l'autre, fait battre les cœurs de ses enfants ? Eviter de toucher à ce qui est déjà bien, est une règle de sagesse, pour les nations aussi bien que pour les individus. Tous les faits de notre histoire tendent à démontrer que le Canada n'est pas entraîné vers l'inconnu, mais que, satisfait de sa situation actuelle, il désire le maintien de la constitution de 1867.

“ Personne ne nierait l'immense richesse de nos voisins du Sud, leur merveilleux esprit d'entreprise, le grand rôle qu'ils jouent aujourd'hui dans le conseil des nations, les possibilités d'un pays qui réunit tous les climats, renferme toutes les ressources naturelles, et a pour le servir l'énergie, l'assurance et l'expérience d'un peuple extraordinairement nombreux et vigoureux. Mais l'esprit canadien et notre fierté native sont plus forts que cet attrait.

“ Il y a quelques mois, je discutais par hasard ce sujet avec un Américain éminent. Il termina notre entretien en disant : “ Même si vous vouliez vous unir à nous, nous ne voudrions pas de vous. La suprématie anglaise n'a pas réussi à absorber le Canada français ; nous le pourrions encore moins. Comme nous ne voulons pas d'un état français dans nos états, nous souhaitons que vous restiez où vous êtes.”

“ Etrange ironie de la destinée : le Canada français devenu la pierre d'achoppement à laquelle se heurte tout projet d'annexion. C'est un tribut à ma race, que je suis fier de signaler à un auditoire ontarien. Continuons donc ce qui peut être, je l'espère, une association pour la vie, association dont l'Université de Toronto a vu les débuts, il y a soixante ans, et puisse cette association nous apporter constamment le bonheur et la prospérité !”

A travers l'histoire laurentienne

Où sont les fastes et les neiges d'antan ? — Un combat d'autrefois à coup de plumes. — De Québec à l'Ile-aux-Basques en canot d'écorce et en novembre. — Les diverses chasses à part la chasse aux... canards. — Une scène d'atroce désolation en 1839, aux Razades d'en haut. — La descendance de Gilles Lauzon.

Les temps sont-ils changés ?

La "saison" est maintenant finie à Québec, comme ailleurs. Nous entrons dans le calme. Mais à Québec, il semble que la transition soit plus brusque. Il est vrai que nous nous accoutumons vite aux grands événements, comme nous devenons presque familiers avec les plus épastrouillantes manifestations de la Science. Nous ne savons plus être épatés. Ainsi, prenons l'arrivée, chez nous, des grands personnages. Deux princes sont venus, cet été, et c'est à peine si nous nous sommes dérangés pour aller les voir. Autrefois, ah ! autrefois, l'arrivée dans nos murs d'un simple gouverneur bouleversait la ville et la population.

Que les temps sont changés ! Sitôt que de ce jour la trompette annonçait... l'arrivée d'un gouverneur, le peuple de Québec entier inondait les rues et les places publiques.

Aujourd'hui, c'est à peine si l'on soupçonne dans nos vieilles murailles l'auguste présence du représentant du Roi. Perdons-nous de notre loyalisme ? Mais, autrefois...

Voyez-vous, les gens d'Ontario et ejusdem farinae, — ce qui veut dire les faiseurs de farine de l'Ouest, — auront beau dire et beau faire, Québec, aura été, pendant presque un siècle et demi, le boulevard de la race française, en Amérique, comme elle a été le centre de la puissance anglaise, où tous les pouvoirs et toute l'influence des conquérants étaient comme concentrés.

Sans doute, la transition ne fut pas très brusque, entre les fêtes poudrées et masquées des nobles français, au Château Saint-Louis, et les réceptions guindées du Bureau Colonial, après la conquête. Cependant, les représentants des deux races finirent par se rapprocher, dans les fêtes du Château Saint-Louis. Ce fut l'Union Législative, qui provoqua l'union sociale des deux éléments, sans toutefois les fusionner, comme l'espéraient les hommes d'état anglais. Mais les visites du gouverneur avec sa suite royale produisirent la fusion à peu près complète.

L'attention générale se concentrait alors sur la Citadelle où logeaient Leurs Excellences et où s'était établie une véritable cour, passablement disparue aujourd'hui. Tout rayonnait autour d'elle, et c'est elle qui faisait foi, en matière d'étiquette, d'élégance et de convenance. Alors, Leurs Excellences donnaient des fêtes superbes de jour et

de nuit. Que d'intrigues se sont nouées ! Que d'idylles se sont ébauchées là !

Qui sait si ce n'est pas à la cour de la Citadelle que naquit cette fameuse idylle des légendaires amours du héros de Trafalgar, l'amiral Nelson, avec cette beauté québécoise dont on ne sait cependant pas encore si elle s'appelait Mademoiselle Prentice ou Mademoiselle Simpson, et dont parle longuement Lamartine dans sa Vie de Nelson ?...

Quoi qu'il en soit, tout a bien changé. Où sont les fastes et les neiges d'antan ?

*
* *

Actualité... ancienne.

Les allées et venues récentes de différents groupes de citoyens de Chicoutimi et du Lac Saint-Jean qui se sont acharnés, en ces derniers temps, à venir à Québec en automobile, dans le plus court temps possible, par les anciens chemins de colonisation qui reliaient — oh ! si peu, — le Haut-Saguenay à Québec, voilà une cinquantaine d'années, a donné une sorte de regain à une très ancienne polémique entre les partisans de la route de Québec au Lac St-Jean via le lac Jacques Cartier et le chemin de Québec à Chicoutimi via Charlevoix.

Car il ne faudrait pas croire que cette question est d'hier. Soyons précis. elle date exactement du mois de décembre 1868. Voilà cinquante-neuf ans, l'on se battait, comme aujourd'hui, dans les journaux, sur les deux projets du chemin destiné à porter secours aux lointains colons du Saguenay et du Lac Saint-Jean.

Nous venons de découvrir à ce sujet une vieille brochure qui est d'un piquant intérêt, publiée en 1869 à Québec et dans laquelle l'auteur, sous le pseudonyme de "Charlevoix", résume admirablement la question, tout en argumentant en faveur du chemin de Québec à Chicoutimi via Charlevoix. Il fournit à l'appui de sa thèse les arguments des plus convaincants comme les plus élaborés. C'est mené, jusqu'au bout, d'une façon de maître. Toute cette argumentation a été provoquée par des correspondances publiées, au préalable, dans l'ancien Courrier du Canada, par deux résidents anonymes du Lac Saint-Jean, qui signent "Lac Saint-Jean" et "Roberval", des articles

en faveur, naturellement, de la route projetée de Québec au Lac Saint-Jean via le lac Jacques-Cartier. Un autre participant à la polémique, et non le moindre, par la personnalité et par les arguments qu'il apporte dans la discussion en faveur du chemin de Québec à Chicoutimi, est M. l'abbé Dominique Racine, alors curé de Chicoutimi, devenu, plus tard, premier évêque de l'endroit.

Ah ! en ce temps-là, comme l'on se battait bien avec la plume ! Quels arguments de faits, de citations, de chiffres et de rapports !

« Charlevoix » apporte, entre autres choses, à l'appui de sa thèse, un magnifique exposé fait à la demande de J.-D. Lionnais, secrétaire-comptable du bureau d'Agriculture et des Travaux publics de Québec, par M. J.-C. Clément, alors député de Charlevoix, sur l'état des chemins de colonisation de Charlevoix et d'ailleurs, pour se rendre sur les terres neuves du Haut-Saguenay. On y fait mention, entre autres, des fameux chemins dont il est encore question aujourd'hui dans la continuation de la polémique : le chemin de Saint-Urbain à la Grande-Écaille, le Chemin des Marais, le Chemin de Settrington et de Sales, le Chemin Callières, le Chemin Cauchon et quelques autres encore.

Il semble évident que les partisans de projet de chemin de Québec à Chicoutimi via Charlevoix tenaient la dragée haute. Ils avaient pour eux les rapports de presque tous ceux qui avaient fait des explorations dans la région comprise entre Québec et le Lac Saint-Jean, en vue du tracé de ce chemin, — celui, enfin, que vient de tracer la Shawinigan Power Co. — Ces rapports étaient ceux de MM. G. Duberger, Blaicklock et J. Perrault, de P.-H. Dumais, de MM. Neilson et Hamel, de Jean Gagnon ; des requêtes signées par tous les curés du Saguenay, dans le temps ; d'autres requêtes à la Législature, signées des maires et des préfets du comté de Chicoutimi. Puis, enfin, le gouvernement d'alors, celui de l'hon. P.-J.-O. Chauveau, semblait plutôt pencher vers le chemin de Québec à Chicoutimi via Charlevoix. Les temps sont-ils changés, sous ce rapport ? Nous ne voudrions pas intervenir dans le débat qui se continue, en répondant dans l'affirmative ou dans la négative.

*

* *

A l'Ile-aux-Basques. Il n'est pas d'entreprise d'un patriotisme plus touchant que celle qu'a inaugurée, voilà trois ans, la Commission de Conservation des Monuments Historiques, en jalonnant notre province de poteaux avec inscriptions commémoratives, les uns et les autres agréablement artistiques, du reste, qui indiquent aux passants les endroits où s'est produit un événement important de notre histoire. Tous les jours, nous apprenons qu'un de ces poteaux va être placé en un endroit que nous avons remarqué et où nous avons probablement souhaité que l'événement que nous venions d'apprendre fût connu de tous. Car, il n'est pas, croyons-nous, de moyen plus sûr que ces inscriptions, pour déve-

lopper l'esprit patriotique de notre peuple en lui mettant sans cesse sous les yeux les hauts faits de nos ancêtres, et en lui apprenant les actes secondaires qui forment la petite histoire. Cette année, la Commission installera, dans différents endroits de la province, quarante-neuf de ces poteaux avec inscriptions.

Ces jours derniers, nous apprenions qu'un de ces petits monuments commémoratifs allait être placé, au printemps, sur l'Ile-aux-Basques, à Trois Pistoles, dans le comté de Témiscouata. L'on voit encore sur cette île des vestiges de fourneaux construits, bien avant Jacques Cartier, par les Basques, pour extraire des baleines qu'ils chassaient, dans le fleuve, l'huile dont ils faisaient commerce.

Cette Ile-aux-Basques nous rappelle d'autres souvenirs historiques. C'est là que le Père Nouvel, de la Compagnie de Jésus, et ses néophytes Papinachois se retirèrent, en 1666 pour se protéger contre les Iroquois. Le Père Henri Nouvel, l'un de ces héroïques apôtres des Missions de Tadoussac, de Chicoutimi et des Îlets-Jérémie, n'en était pas à sa première aventure dans cette partie du fleuve que les Iroquois surveillaient féroce-ment, depuis l'arrivée des missionnaires jésuites dans ces parages. De la Mission de Tadoussac, les missionnaires ne pouvaient pas ignorer l'Ile-Verte, qui se trouvait en face, et où s'en allaient souvent camper les Indiens. Le Père Henri Nouvel résolut, un jour, d'aller y faire une visite, alors qu'il partait de Québec pour se rendre à la Mission de Tadoussac. Il quitta Québec le 19 novembre, — une date fort tardive, comme l'on peut le voir, pour la navigation fluviale en canot d'écorce. — Il arriva à l'Ile-Verte le 24 du même mois. Il trouva là soixante-huit indiens Papinachois et d'autres nations, tous dans la crainte d'un cabanage d'Iroquois sur le bord du fleuve, non loin de là.

C'est un peu avant d'arriver à l'Ile-Verte, que le Père Nouvel nous apprend que lui et ses compagnons, deux Français et quelques sauvages, n'échappèrent à un naufrage que par un miracle. Au cours d'une affreuse tempête, le canot s'ouvrit par le devant. Le Père fit vœu de dire trois messes à la sainte Famille et de réciter, avec ses néophytes, pendant neuf jours, le chapelet. Le canot aborda ensuite tranquillement à l'Ile-Verte, où le Père resta dix jours, administrant les sacrements du baptême à six enfants de divers âges, « dans une petite chapelle qu'on y dressa », et aussi le baptême à un capitaine Papinachois de haute renommée.

Il faut croire que cet héroïque missionnaire prit goût à ces aventures dans les parages de Trois-Pistoles puisque, trois ans plus tard, on le voit se réfugier avec ses néophytes sur l'Ile-aux-Basques, fuyant les Iroquois.

*

* *

La chasse et ses variétés. La chasse bat son plein depuis quelques semaines, dans notre district de Québec et surtout dans nos Laurentides si giboyeuses. La poudre parle éloquemment, en certains endroits, mais évidemment, la chasse est devenue capri-

cieuse. Ainsi, l'on ne peut dire présentement si la perdrix est en diminution, si elle augmente en nombre ou si la situation, en ce qui la regarde, est normale. Dans certains endroits, on la tue comme aux beaux jours de Frank Forrester. Mais tout à côté, l'on n'en peut apercevoir une simple plume. On dit que la maladie la décime depuis quelques années. Pauvre petite perdrix, délice de nos chasseurs ; si elle venait à disparaître complètement, nos nemrods amateurs seraient bien malheureux ! Que de fois elle leur aide à ne pas revenir bredouilles de leurs excursions de fin de semaine dans les Laurentides . . .

N'importe, la chasse est ouverte et, que le sort soit favorable ou non, l'on bat les taillis et les fourrés. L'on a tout dit de la chasse, depuis que de nombreux écrivains y ont consacré exclusivement leur plume. Que ne sait-on pas sur elle ? On sait, par exemple, qu'elle s'ouvre et se ferme, comme une porte et, comme l'a dit Musset, il faut que la chasse soit ouverte ou fermée. Elle ne peut pas être ouverte et fermée à la fois. Depuis bien des années, dans notre

province, elle s'ouvre en septembre et se ferme en janvier. Nos gouvernements provinciaux, qui en ont pourtant le contrôle, ont fait des efforts inouïs pour changer les dates de l'ouverture et de la fermeture de la chasse. L'on n'a jamais pu s'entendre, par exemple, pour que la chasse s'ouvre en janvier et se ferme en septembre. ce qui serait la même chose, excepté que ce serait tout le contraire.

En tout cas, l'on peut conclure que le mois de janvier est, comme chez les humains, un mois de réjouissances générales chez les bêtes à poil et à plume de nos bois, lesquelles, sans doute, se congratulent et se donnent la patte les unes aux autres, pour l'avoir échappé belle encore une saison.

L'on compte plusieurs espèces de chasses : la chasse gardée, telle qu'elle se pratique dans nos parcs de conservation, Algonquin et National; la chasse à courre, passablement tombée en désuétude, du moins à Québec, depuis la destruction par le feu du Club de ce nom ; la chasse à l'affût, comme elle se pratiquait du temps du Prince de Ligne, en Belgique ; la chasse réservée . . . à certains privilégiés ; la chasse aux rats, comme elle se fait dans certaines demeures cossues ; la chasse-galerie, fort en honneur du temps de notre poète national Louis Fréchette ; la chasse aux moineaux, par les gamins dans les rues de Québec ; la chasse aux mouches, pour laquelle, malheureusement, l'on a aboli les primes, etc., etc.

Mais, encore une fois, tout a été dit sur la chasse. Le mieux qu'il y ait à faire présentement, c'est de bien observer les règlements de la chasse, afin de ne pas participer à l'extinction complète de plusieurs espèces de gibier, en train de disparaître comme le buffle, dans les prairies de l'Ouest canadien.

*
* *

Une croix commémorative à Trois-Pistoles.

L'on vient de transporter aux Trois-Pistoles, une croix commémorative qui, outre qu'elle est un chef-d'œuvre du genre, dû à un architecte de Québec, rappellera un fait de la petite histoire, fort intéressant et peu connu. Cette croix, qui est en pierre de taille magnifiquement sculptée, a quatorze pieds de hauteur. Elle sera plantée, l'été prochain, sur l'île des "Razades d'en Hau", vis-à-vis Trois-Pistoles, et en remplacera une autre qui fut élevée en 1887 par le révérend chanoine Vézina, alors curé de Trois-Pistoles et qui remplaçait la première croix commémorative, élevée à cet endroit, en 1840 à la suite des circonstances que nous voulons relater.

En la nuit de Noël 1839, une colonie innombrable de loups marins aux abois, l'on n'a jamais su pour quelle raison précise, se réfugia sur la glace, vis-à-vis Trois-Pistoles. Le matin, grand émoi au village. Quelle aubaine. Quels beaux coups de fusil en perspective ! Toute la population mâle se porta sur la glace, armée de fusils et l'on fit,



PAYSAGE ET SCÈNE DU TERROIR.— Est-ce la biche aux abois ? Une scène fréquente de la forêt à l'époque de la chasse.

Leurs cris, l'aboi des chiens, les cors mêlés de voix, Annoncent l'épouvante aux hôtes de ces bois.

(Lafontaine).

pendant quelques heures, une chasse sauvage aux monstres marins.

Tout à coup, au milieu du jour, un cri d'horreur s'éleva et sur la glace et dans le village. Le banc de glace s'était subitement détaché de la terre ferme et hommes et bêtes qui étaient dessus étaient entraînés à la dérive sur le fleuve. Ce fut, au village, une scène d'atroce désolation. Les femmes et les enfants s'étaient rassemblés sur le rivage, et le curé en tête, tous adressaient d'ardentes prières et des supplications au Ciel. La nuit arriva, nuit d'horreur pour tout le monde. Au village, l'on croyait les malheureux chasseurs perdus à jamais dans les profondeurs du fleuve.

Mais ils avaient été sauvés. L'énorme banquise qui les portait à la dérive, alla, sans que l'on s'y attendît, s'échouer sur l'Ile des Razades d'en Haut. Tous ceux qui s'y trouvaient prirent terre, on conçoit avec quelle joie. Le lendemain, le fleuve étant libre, de Trois-Pistoles, on alla chercher les rescapés, en canot.

L'année suivante, l'on érigea sur l'île une croix en bois, commémorative de cet événement, ce qui donna lieu à une magnifique manifestation religieuse. En 1887, cette croix tomba, sous le poids du temps et des intempéries. Le chanoine Vézina la fit remplacer par une autre qui, depuis quelques années, menaçait ruines à son tour.

Les Razades d'en Haut ayant été achetées, voilà deux ans, par la Société Provancher d'Histoire Naturelle, de Québec cette Société a eu l'heureuse inspiration de se joindre à un comité de citoyens de Trois-Pistoles, dont le curé est le président, pour remplacer la croix commémorative de 1887 par une croix en pierre, qui vient justement d'être transportée de Québec à Trois-Pistoles et qui sera inaugurée l'été prochain, en même temps qu'une plaque commémorative qui sera apposée sur l'Ile-aux-Basques, vis-à-vis aussi Trois-Pistoles à l'endroit précis où l'on voit encore les anciens fourneaux ou dès le XVI^{ème} siècle les Basques, chassant la baleine dans le fleuve allaient faire bouillir leur huile dans cette île qui porte leur nom.

Nous devons les notes sur cet intéressant fait de notre petite histoire, à l'un de nos amis, le Dr A.-A. Déry, de Québec, officier de la Société Provancher, un érudit des choses de la Côte Nord et qui possède sur cette dernière, et particulièrement sur la région de Trois-Pistoles, des documents et des photographies, des récits et des légendes qui feraient la joie d'un antiquaire.

*
* *

L'oeuvre d'un octogénaire.

«... moi, prêtre octogénaire, avant de descendre dans la tombe, je prie Dieu de m'accorder cette faveur de révéler aux miens la vie probablement inconnue de notre ancêtre-pionnier, Gilles Lauzon, et de raconter comment, dans ces temps justement appelés héroïques, il a contribué à cette histoire religieuse des origines de Ville-Marie, participation si fidèle et si généreuse, qu'elle permet de

dire en toute conviction : " Nous sommes les enfants des saints ; nous sommes les descendants des héros chrétiens " .

Et Dieu a accordé au vénérable octogénaire dont nous venons de lire l'humble et touchante supplication, d'écrire et de publier un beau livre, très touchant, très édifiant, ou, parmi les épisodes des cinquantes premières années de Ville-Marie, — Montréal — il raconte l'humble, héroïque et sainte vie de son ancêtre, Gilles Lauzon, homme de métier, plus précisément, maître-chaudronnier, en son pays du Calvados, défricheur et agriculteur, milicien de la Sainte-Famille, venu de Saint-Julien de Caen, avec la même recrue que Marguerite Bourgeoys, en 1653, pour combattre contre les Iroquois, mort en 1687 après avoir héroïquement servi sa religion et sa patrie d'adoption.

Et l'auteur de cette humble vie, l'historiographe de ce héros obscur n'est pas, aujourd'hui, le moindre membre de la généalogie patronymique des cinq cents familles issues en ligne directe de Gilles Lauzon. C'est le révérend Père Ludger Lauzon, o.m.i., de la Maison des Oblats de Saint-Sauveur de Québec, qui, l'année dernière, au seuil de ses quatre-vingt-cinq ans, a publié, en " édition de famille " seulement et sous le titre de Un Pionnier de Ville-Marie, cette histoire de son ancêtre et de sa postérité.

Voilà assurément un bel exemple de vitalité dans l'effort du travail intellectuel, en même temps que d'amour familial. Un heureux hasard nous a fait " découvrir " son auteur perdu, pour ainsi dire, au fond d'une cellule de la Maison oblate de Saint-Sauveur, entouré de documents très précieux, travaillant avec foi et amour dans ces dossiers de l'héroïque vie de son Ordre, se remémorant, avec une lucidité d'esprit d'adolescent, des souvenirs de trois-quarts de siècle.

Un Pionnier de Ville-Marie a été publié l'année dernière, en " édition de famille " avons-nous dit. On ne le peut donc trouver en librairie. Cet acte d'humilité du vénérable octogénaire privera donc ceux, de plus en plus nombreux, qui aiment les choses de notre petite histoire, d'un succulent régal : la lecture de cette vie de foi, de lutte et de dévouement que fut celle de Gilles Lauzon " pour établir le règne de Jésus-Christ et la civilisation là où régnaient Satan et la barbarie " .

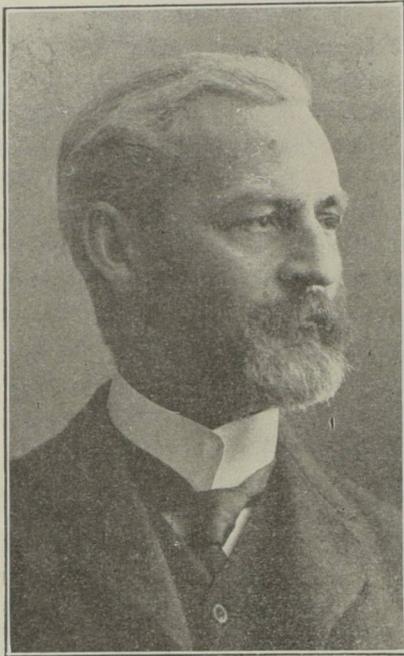
Mais nous ne croyons pas trahir un secret ni blesser l'humilité de son auteur en signalant, au moins, aux bibliothèques et aux membres des familles Lauzon qui liront ces lignes, le geste éminemment touchant et rare de ce vieillard de quatre-vingt-cinq ans qui, au déclin de la vie torturante d'un missionnaire de Marie Immaculée, entreprend la rude et épuisante tâche des recherches à faire pour retracer une vie plutôt obscure et une généalogie compliquée, ou figurent huit générations et plus de cinq cents familles.

Si ce n'est pas là précisément un travail de Bénédictin, c'est un travail d'Oblat, et c'est tout comme.

Damase POTVIN.

NOTRE HISTOIRE RÉGIONALE

LES ORIGINES DE LA BEAUCE



M. Philippe Angers, notaire, régistrateur et historien.

M. Philippe Angers, notaire, qui a exercé pendant plusieurs décades sa profession à Beauceville, et qui s'est retiré il y a quelques années de l'activité courante des affaires pour devenir régistrateur du district de Beauce, emploie ses loisirs à feuilleter, à la manière d'un chercheur consciencieux, les vieux dossiers qui abondent dans son bureau et à reconstituer ainsi l'histoire de cette belle région de la Beauce, cette charmante voisine ou cousine de la région de Québec. Tout récemment il a publié une brochure intitulée les Seigneurs et premiers censitaires de S.-Georges-Beauce et la famille Pozer. C'est une documentation copieuse, joliment illustrée et qui est un beau lever de rideau sur une région dont les origines sont peu connues, mais qui n'offre pas moins de charme assurément que celui de la côte de Beaupré, en raison de la surprenante diversité des efforts qui ont été entrepris pour lancer son développement.

Voici l'avant-propos de cet ouvrage. L'auteur y donne tout simplement un bel aperçu du substantiel menu historique de son beau travail. Nous nous faisons un réel plaisir de l'en complimenter sincèrement et de lui souhaiter tout le succès que mérite une œuvre à laquelle notre excellent confrère l'Éclaireur de Beauceville, n'a pas été étranger, tout au moins comme éditeur.

LE DIRECTEUR.

“Amateur d'histoire régionale, j'ai employé mes loisirs, depuis quelques années à lire et à feuilleter tous les documents qui me sont tombés sous la main, pour en recueillir les menus faits qui composent une partie du passé de la région beauceronne.

Les pages qui suivent (*) sont le fruit d'une partie de ces recherches. De toutes les paroisses de la Beauce, celle de S.-Georges est la plus intéressante au point de vue de la diversité de races et de religions de ses premiers seigneurs et de ses premiers colons.

Tout d'abord, moitié de cette paroisse a été concédée en seigneurie, en 1736, à Madame Marie-Thérèse de la Lande Gayon, veuve de Aubert de la Chesnaye, qui appartenait à une des plus nobles familles de la Nouvelle-France. L'autre moitié a été également concédée en 1736, à Nicholas-Gabriel Aubin de L'Isle, l'un des officiers supérieurs de l'administration publique du Roi de France à Québec.

Les anciens Beaucerons et les “jarrets noirs.” — Une tentative de colonisation allemande sur les bords de la rivière Chaudière à St-Georges. — La résidence de Jean-Georges Pfozter.

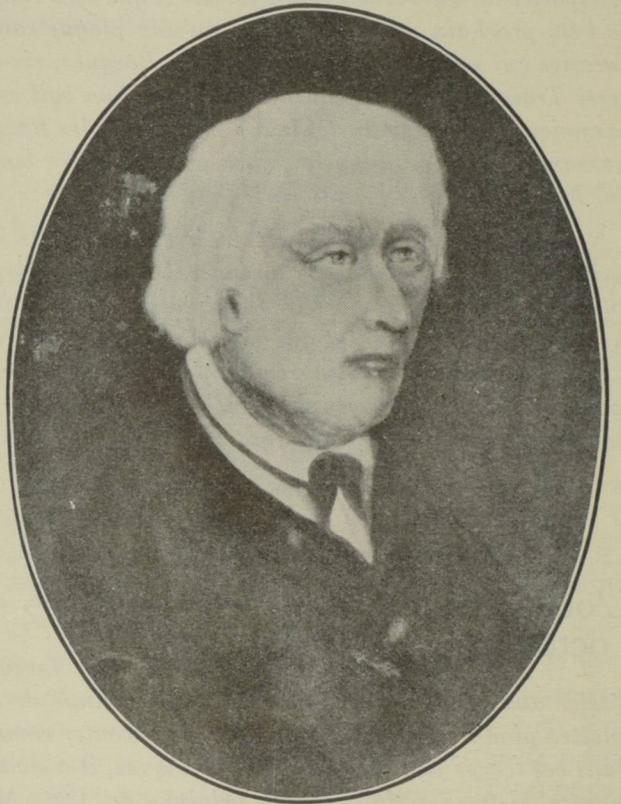
Ces deux seigneuries, situées à soixante milles au sud-est de Québec, sont en 1927 desservies par deux grandes voies de communication : le chemin de fer du Québec-Central et la route régionale Lévis-Jackman.

Il n'en était pas de même autrefois, car le chemin depuis la Famine jusqu'à Québec, même en 1875, était impraticable ; excepté l'hiver, il était rempli de fondrières, de troncs d'arbres, de racines ou de cailloux, le plus souvent noyés dans la boue. Il n'est donc pas étonnant que les anciens Beaucerons et leurs petits-fils furent appelés “jarrets-noirs”, en arrivant au terme de leur voyage, puisqu'ils étaient couverts de boue jusqu'à la ceinture.

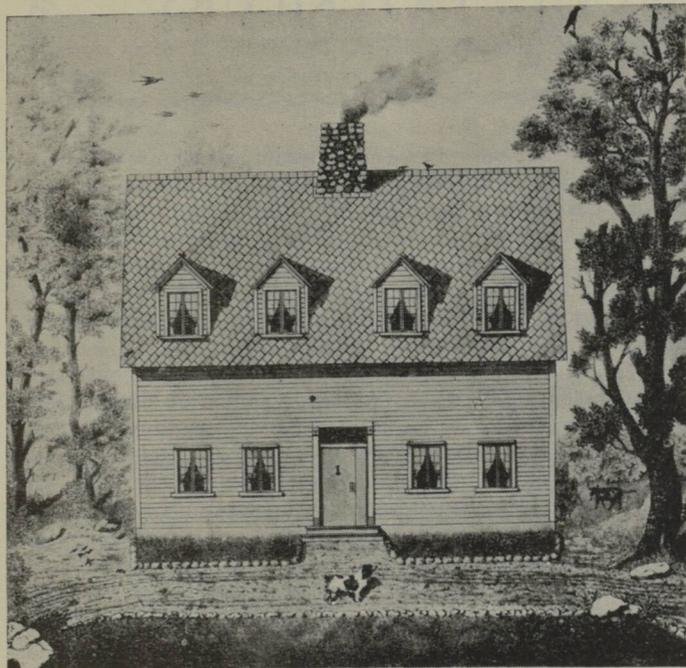
Le régime français disparu, aussitôt nous voyons les grandes seigneuries perdre leur valeur et être morcelées.

Un an après la cession du pays à l'Angleterre, deux braves et courageux habitants de S.-François, Charles Doyon et Jean Rodrigue devinrent seigneurs dans S.-Georges, chacun de territoire assez étendu pour être érigé en fief. Malgré leurs efforts, accablés sous le poids des obligations qu'entraînait autrefois le titre de seigneur, et aussi parce qu'ils n'avaient pas assez d'influence pour attirer des colons dans leurs petites seigneuries, l'un, Jean Rodrigue, céda de bon gré ses droits seigneuriaux à l'honorable J.-G.-C. de Léry ; et l'autre, Charles Doyon, fut dans la pénible nécessité de ne pouvoir développer sa propriété que le shérif vendit à Jonathan Eckart, un Anglais, de Québec.

En 1783, les deux seigneuries Aubert Gallion et Aubin de L'Isle appartiennent à des Anglais, excepté une partie, le fief Ste-Barbe,



JOHN-GEORGES PFOTZER, qui fit une tentative de colonisation allemande dans la Beauce vers 1785

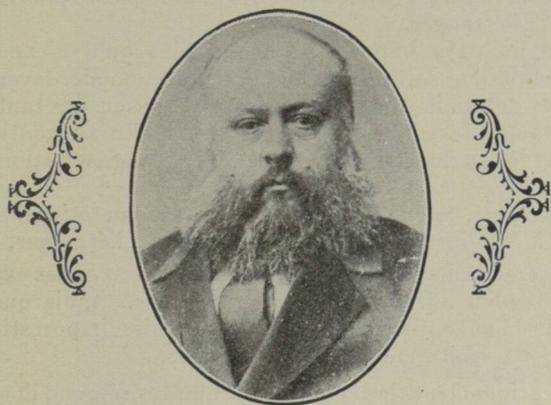


Le premier manoir Pozer, vers 1830, à St-Georges, Beauce

de 75 arpents sur deux lieues, qui passe aux mains d'un Canadien, l'honorable de Léry.

Le lecteur constatera dans les pages suivantes(*) que ces deux seigneuries, qui couvraient un territoire de deux lieues sur quatre, ne valaient que \$265.60, le 31 juillet 1782, si on se base sur le prix (\$16.60) payé par l'honorable de Léry, à cette date, pour 21 arpents de front sur 2 lieues, c'est-à-dire pour un seizième des deux seigneuries.

A peine cent cinquante ans se sont écoulés depuis cette époque et, le 31 décembre 1925, l'évaluation municipale de S.-Georges, qui ne couvre qu'une partie des deux seigneuries, était de \$1,880.790 et sa population à la même date de 4,790 âmes. En 1782, il n'y avait peut-être pas un seul lot concédé et pas plus de trois ou quatre familles résidaient dans les deux seigneuries.



CHRISTIAN HENRY POZER, dont les luttes électorales dans la Beauce, de 1863 jusqu'à 1884, sont restées légendaires

Comment expliquer cet immense développement inauguré après la résidence dans la seigneurie Aubert-Gallion du seigneur William Pozer, si ce n'est au régime seigneurial canadien, qui n'avait rien en lui-même du servage du régime féodal européen. Ce dernier rendait le censitaire quasi esclave de son seigneur, tandis que le censitaire du Canada était traité en homme libre, propriétaire de sa terre et de ses biens, dont il pouvait disposer comme bon semblait.

L'histoire seigneuriale des débuts de S.-Georges démontre que les Eckart, Skene et Grant étaient propriétaires, dans S.-Georges, non dans un but de colonisation mais en vue de spéculation seulement, car ils n'y eurent ni moulin, ni résidence.

Après eux, vint à Saint-Georges Jean Georges Pfozter, l'auteur de la famille Pozer au Canada, arrivé à Québec en 1785, où il se

créa en peu de temps une grande fortune, grâce à ses talents et à ses activités. Type original et d'habitudes plutôt excentriques, il désira devenir seigneur, titre que les marchands de Québec enviaient beaucoup autrefois. Devenu propriétaire des seigneuries Aubert-Gallion et S.-Étienne, en homme pratique, il voulut en retirer des revenus. Après son échec de colonisation allemande, il adopta le véritable régime seigneurial, en attirant des Canadiens dans ses seigneuries.

Tout d'abord, il se fit construire un manoir à S.-Georges, y construisit un moulin à farine, et y installa un de ses fils, William Pozer.

Ce fut le premier membre, à résider à St-Georges, de cette importante famille qui, en plus d'une circonstance, a illustré la paroisse de S.-Georges, surtout au Parlement, et sur les champs de bataille de la grande guerre, où plusieurs de ses descendants se sont conduits en héros.

Il me semble que les habitants de S.-Georges liront avec intérêt l'histoire de la famille Pozer, qui a mérité l'estime et l'affection de ses censitaires, pendant plus d'un siècle. Ils y verront sans doute aussi avec plaisir les noms de leurs ancêtres parmi ceux des premiers colons, laborieux et courageux créateurs des beaux patrimoines qui font actuellement leur bonheur et leur prospérité.

Une des figures mises en relief dans cet ouvrage est l'honorable C.-H. Pozer, qui fut le premier libéral élu dans la Beauce et dont les élections furent excessivement orageuses, au milieu de la population beauceronne, si avide de luttes politiques, municipales, scolaires et judiciaires.

Peu d'endroits au Canada, offrent un plus bel exemple de bonne entente que la région de la Beauce, et surtout la paroisse de S.-Georges. Quoique la très grande majorité ait toujours été canadienne-française, ses représentants au parlement ont été, pendant de nombreuses années, protestants et d'origine étrangère :

Dunbar Ross, avocat de Québec, fut député du comté de Beauce, de 1854 à 1861, et le sénateur Pozer, de 1867 à 1876.

Sur la liste de cette paroisse, on lit les noms de E. Munkel, M. D., William M. Pozer, David G. Pozer, John A. Pozer. M. David G. Pozer a même été préfet du conseil municipal du comté de Beauce, essentiellement peuplé par des Canadiens-Français.

Je serais bien récompensé de mes heures employées à feuilleter vieux bouquins et vieilles paperasses, si les miettes historiques, réunies en ce volume, pouvaient un jour contribuer à éclaircir quelques points encore obscurs de l'histoire de la province de Québec, ou à être utiles au futur auteur de celle de la région de la Beauce, qui a été colonisée et développée, grâce au dévouement de ses premiers missionnaires, à l'énergie et aux labeurs de ses colons et à l'influence bienfaisante de ses seigneurs.

C'est aussi avec une vive reconnaissance que j'offre mes sincères remerciements à M. P.-G. Roy, le savant archiviste de Québec, à M. Aegidius Fauteux, l'érudit conservateur de la bibliothèque de S.-Sulpice de Montréal, et à M. William John Pozer, de Winnipeg, qui m'ont aidé avec la plus grande bienveillance dans mes recherches.

J'aime aussi à dire que j'ai puisé un grand nombre de précieux renseignements dans l'"Histoire de la seigneurie de Lauzon", par le plus grand historien régional du Canada, feu Joseph-Edmond Roy.

P. ANGERS.

(*) Voir le volume en vente à Beauceville chez l'auteur, à la librairie Garneau, Québec et à la librairie Granger, Montréal.

LEÇON DES LANGUES.— Le déjeuner offert par M. Loucheur en l'honneur de M. Winston Churchill fut fort amical. Outre M. Briand, il y avait des invités appartenant à tous les partis.

Le chancelier de l'Échiquier conta d'amusants souvenirs de voyage agrémentés de piquants portraits des hommes qu'il avait rencontrés.

Tout de même, à un moment, la conversation toucha à la politique et, naturellement, elle y arriva par la question financière.

— Un bon ministre des finances, dit M. Winston Churchill, est toujours impopulaire.

Il y eut un silence.

Puis un Français remarqua :

— Autrefois, on les pendait.

M. Winston Churchill sourit et fit un calembour en notre langue :

— Aujourd'hui, on se contente de les vilipender.

LA CONQUETE DES MARCHES EXTERIEURS

Ce qu'on entend par les commerce international. Le mouvement nécessaire des exportations et des importations. Aucun pays ne peut se passer des autres.

ECONOMIE POLITIQUE



Monsieur Henri LAUREYS, Directeur de l'École des Hautes Etudes de Montréal, auteur de l' "Conquête des Marchés extérieurs".

"La conquête des marchés extérieurs", tel est le titre d'un volume de publication récente que nous devons à M. Henri Laureys, licencié de degré supérieur en sciences commerciales et consulaires, docteur es-sciences politiques, économiques et sociales, directeur de l'École des Hautes Etudes Commerciales de Montréal.

La science de l'économie politique est de celles, à notre époque de vitesse, dont l'importance grandit rapidement. Ceux qui y sont indifférents sont voués à des difficultés inattendues. Ceux qui la négligent s'exposent, par imprévoyance, à des déchantements et à des désastres, mais ceux qui la cultivent se préparent à des succès et à des "conquêtes". L'économie politique, selon qu'on la définit quelque part, "est la science qui concerne les phénomènes naturels auxquels donnent lieu les relations d'intérêt entre les hommes."

C'est donc un lieu vaste domaine à explorer. Il faut apporter à l'étude de cette science de vastes connaissances, de vastes conceptions, et de vastes observations.

Il appartenait bien à M. Laureys de codifier en quelque sorte la manière dont nous devons ambitionner des relations d'affaires avec des pays étrangers, et son volume. "La conquête des marchés extérieurs", dont nous faisons ci-après un extrait est bien de nature à éclairer nettement tous ceux dont les initiatives industrielles et commerciales cherchent à s'orienter vers les îles fortunées.

Le DIRECTEUR.

exportations tout autant que celui des importations. Ces deux opérations, qui d'ailleurs ne se font pas de nation à nation, mais de personne à personne, sont cependant intimement liées, quoique ceux qui les effectuent s'ignorent. En effet, l'exportateur de céréales, au Canada, par exemple, ne s'inquiète en aucune façon des transactions qu'effectue, à côté de lui, l'importateur de lainage d'Angleterre ou de soieries de France.

Le lien, quoique non apparent, existe cependant entre les deux opérations. Il faut en trouver l'explication dans le fait que, théoriquement, les transactions avec un pays étranger doivent se régler en or. Par suite, un pays qui ne ferait qu'exporter, chose impossible, provoquerait chez lui un afflux d'or ; dans le cas contraire, le pays uniquement importateur devrait pouvoir effectuer ses règlements par des renvois de métal précieux à l'étranger. Dans la pratique, cela ne se fait pas, parce que tout pays exporte et importe, ce qui permet l'extinction des créances par échanges de marchandises ou de leurs équivalents d'aujourd'hui : les effets de commerce tirés sur les acheteurs. Je n'entrerai pas ici dans le détail du mécanisme de ces règlements. Je ne veux que mentionner le fait économique en raison duquel, quand on parle de commerce international, on a en vue les échanges entre pays. C'est sur l'économie générale de ceux-ci, en effet, qu'influera sa tendance vers un trop grand accroissement des importations ou des exportations.

La relation qui existe entre ces deux mouvements nous est d'ailleurs prouvée par l'observation des faits révélés par les statistiques douanières.

Que voyons-nous, en effet ? Quand un pays exporte beaucoup il a aussi tendance à augmenter ses exportations. Ses habitants (producteurs), ouvriers, commerçants, etc.,) disposant de moyens d'échange plus considérables, sont enclins à acheter davantage, très souvent des marchandises plus rares, venant de l'étranger.

Quand un pays importe beaucoup plus qu'il n'exporte, il se produit une sorte de numéraire. La monnaie, devenant plus rare, détermine une baisse de prix qui, en arrêtant les importations, devenues trop onéreuses, incite au contraire l'étranger à augmenter ses achats, d'où augmentation de l'exportation.

D'autre part, le cours du change, par ses fluctuations, tend lui aussi à équilibrer les achats et les ventes à l'étranger.

En général, la hausse des prix, causée par l'excès des exportations, tend à augmenter les importations, tandis que la hausse du change, provoquée par l'excès des importations, provoque l'accroissement des exportations.

Automatiquement, la balance des comptes reprend donc la position d'équilibre dont elle s'est écartée. C'est ce qui a fait dire à Ricardo que "l'échange international tend toujours à prendre la forme du troc", entendant par là que les marchandises d'un pays s'échangent contre les marchandises, les services ou toute autre contre-partie d'un autre pays, et que, par conséquent, toute augmentation considérable des importations d'un pays s'accompagne, peu de temps après, d'un accroissement parallèle des exportations. Réciproquement, si les importations diminuent, par exemple, sous l'influence d'un tarif fortement protectionniste les exportations tendent à diminuer dans la même proportion. Il n'est donc pas vrai comme on l'a affirmé souvent, qu'il soit possible pour un pays d'augmenter sans cesse ses exportations, sans qu'il ne doive aussi acheter à l'étranger ; pas

Par commerce international on entend l'échange des marchandises de pays à pays, c'est-à-dire le mouvement des

plus d'ailleurs qu'il ne peut continuellement acheter au dehors sans rien exporter. Un nouvel exemple du lien intime qui existe entre les achats et les ventes à l'étranger nous est fourni par nos voisins du sud, qui ont voulu s'abstraire commercialement du reste du monde, en élevant, à leurs frontières, des barrières douanières quasi infranchissables. Ils n'ont réussi qu'à diminuer leurs importations, dans une certaine mesure, mais leurs exportations ont suivi le même mouvement décroissant !

D'ailleurs si, depuis quelques années surtout, le développement du commerce d'exportation de leurs fabricats est devenu, pour certains pays, une condition même de leur existence, cela ne veut pas dire que ces mêmes pays n'achètent pas à l'étranger des quantités considérables d'autres marchandises : produits bruts, denrées alimentaires ou même produits fabriqués.

On le conçoit, certaines raisons, souvent peu apparentes à première vue, doivent, en dehors de la question de la concurrence commerciale et de l'accroissement des débouchés, expliquer les échanges de marchandises qui se sont effectués entre tous les peuples, depuis le jour où ils se sont connus et ont pu communiquer entre eux. Sous la forme du troc d'abord puis, petit à petit, par des systèmes d'échanges beaucoup plus simples, au fur et à mesure de l'emploi des monnaies et des méthodes variées de règlements internationaux, les peuples ont cherché à se procurer chez leurs voisins les denrées dont ils ont besoin, en leur vendant les marchandises qu'ils produisent en surplus. L'indépendance commerciale de toutes les nations est chose trop connue aujourd'hui pour qu'il soit nécessaire d'y insister longuement.

Aucun pays, si riche soit-il en matières premières de toute nature, ne peut se passer des autres. S'il veut leur vendre ses fabricats, il faut aussi qu'il s'approvisionne chez eux. Le tout

est de rester dans une juste mesure. Une sage politique commerciale, bien adaptée aux besoins de chaque pays, est donc de toute première importance, et le gage certain de la stabilité économique.

Cette loi inéluctable est à l'origine des échanges entre les nations. Vouloir la méconnaître c'est tenter l'impossible !

L'ancienneté des rapports commerciaux entre les peuples est, à elle seule, une preuve suffisante de leur absolue nécessité.

Henri LAUREYS.

BOUTS DE PAPIER.— La maison qui dure appelle la maison qui grandit et se transforme, la maison qui s'étend et s'améliore, et la solidité des murs antiques cautionne l'audace des réfections et des renouvellements.— Hubert BOURGIN.

* * *

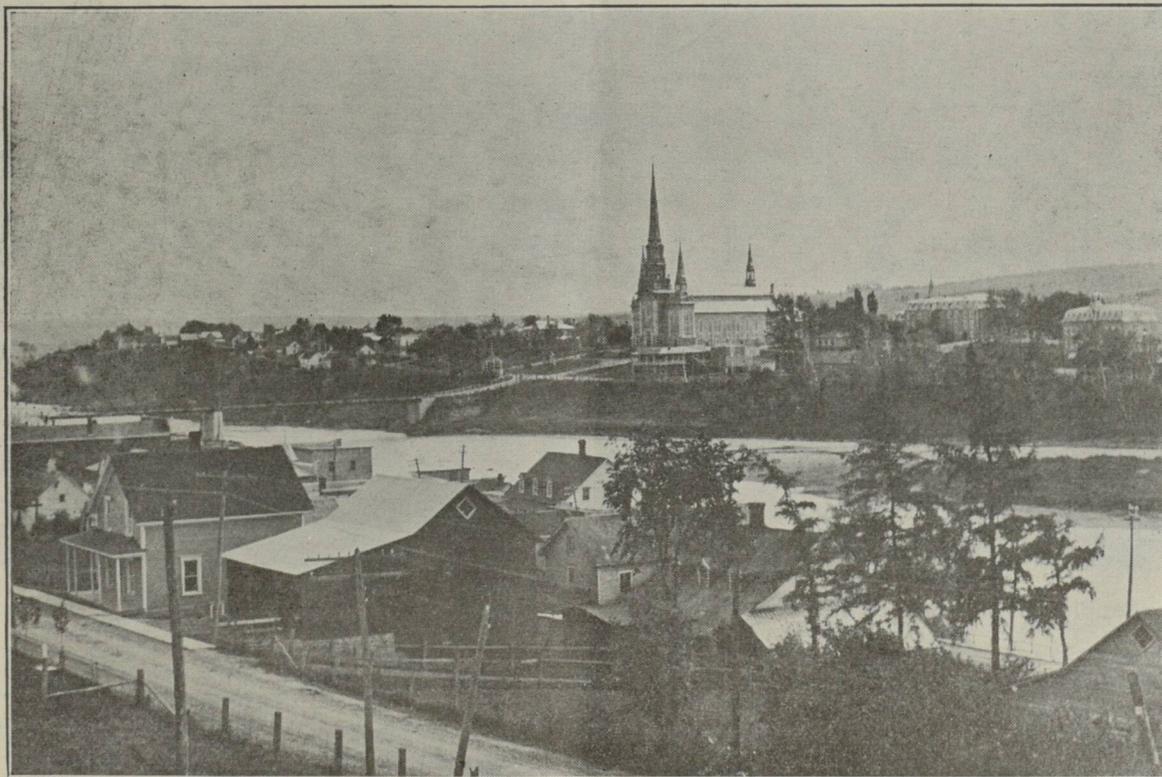
ENCORE CHARLOT.— Charlot est pauvre !... Charlot n'a plus le sou !... Il l'a déclaré en présence de vingt-cinq journalistes. L'univers l'a appris. Le cinéma mène donc... sur le sable ?...

Mais, pour comble d'infortune, voici que Charlot est excommunié... par le maire de Québec.

Pourtant, les films de Charlot n'ont rien d'immoral, assure-t-on. Aussi la sévérité du maire ne vise-t-elle pas les films eux-mêmes, mais Charlie Chaplin, en personne.

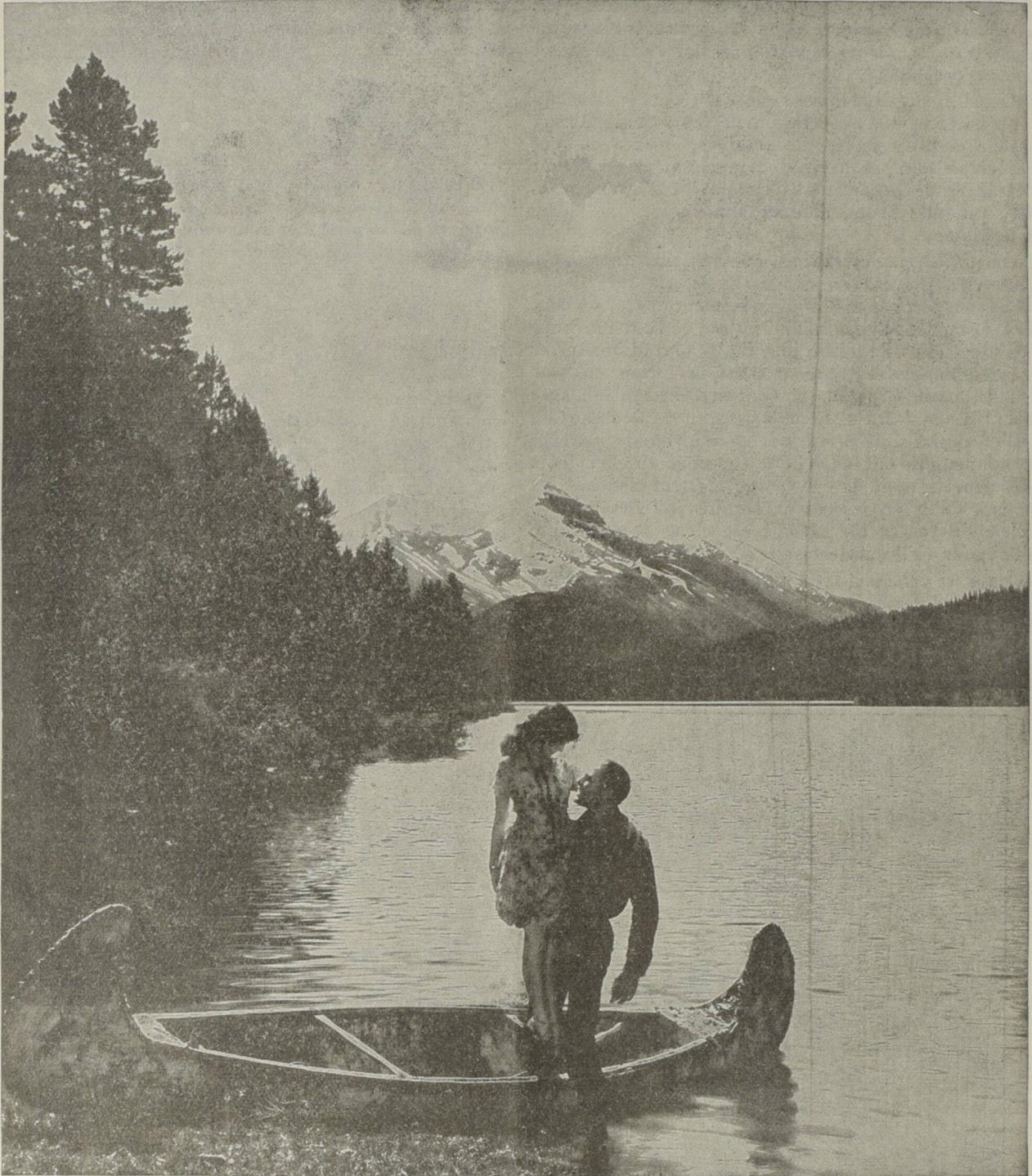
“ Quel que puisse être le talent de l'artiste, déclare le maire de Québec, sa vie privée est trop dissolue, et, dans l'intérêt de la moralité publique, il doit être systématiquement écarté de l'écran.”

C'est ce que l'on appelle une exécution “ sèche ” et les artistes n'ont qu'à se bien tenir... à Québec.



SUR LES BORDS DE LA CHAUDIERE.— Vue panoramique de St-Georges, Beauce. Du côté ouest de la rivière, l'église, le couvent et le collège. C'est dans cette localité que, selon l'étude de M. le notaire Anger de Beauceville, se fit une tentative de colonisation allemande vers 1785.

L'ÉTERNELLE ROMANCE



A contempler cette scène, qui n'a pas à la mémoire :

*Un soir, t'en souvient-il, nous voguions en silence.
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Les flots harmonieux.*

(LAMARTINE)



L'ÉTERNELLE ROMANCE

Par AIMÉ PLAMONDON

Quelques-unes des voix qu'on entend monter des profondeurs du parc, un soir merveilleux de fin d'août, à l'instant où les couples se décident, à regret, à regagner la ville.

L'AMOUREUSE.— C'est donc de valeur, va encore falloir s'en aller. Il doit bien être proche de minuit. C'est certain que maman va me disputer encore parce que je rentre trop tard, et le père aussi va me faire le diable.

L'AMOUREUX.— Laisse donc faire, est-ce que ça vaut pas la peine de manger quelques petites bêtises pour avoir une belle soirée comme on en a une, ce soir, avec la lune qu'est grosse comme une maison, les étoiles qu'on peut pas compter et tes yeux qui sont bien plus beaux que tout ça ensemble ?

L'AMOUREUSE.— Tais-toi donc, flatteur. Tu m'aimes donc ?

LUI.— Je te crois. D'ailleurs ça fait deux cents fois que je te le dis ce soir. Encore un petit baiser, rien qu'un.

ELLE.— Encore un, ça va être le deux cent-unième parce que je t'en ai donné un à toutes les fois que tu m'as dit que tu m'aimais. T'es toujours pas raisonnable.

LUI.— On dirait que tu les regrettes.

ELLE.— T'es bête. Prends-en donc deux, prends-en donc dix Tu sais bien que j'aime encore ça plus que toi. Ça pas de bon sens.

(Bruit de baisers. Les voix s'apaisent de ce côté.)

(D'autres voix venant de l'autre côté.)

ELLE.— Oui, mon cher ami, l'amour est certainement une fleur merveilleuse, radieuse et mélodieuse, qu'on effeuille lentement, doucement, tendrement, pétale par pétale, jusqu'à ce qu'il ne nous reste que la tige desséchée entre les doigts.

LUI.— Mon Dieu que vous parlez bien, m'am'selle Hortense, moi, réellement, ça me gêne de vous répondre, parce que je me trouve si peu instruit à côté de vous qu'êtes si savante, et vraiment, je me demande comment vous avez fait pour vous amouracher d'un pauvre diable comme moi.

ELLE.— Mais, mon cher ami, vous ne savez donc pas que l'infini me tourmente, et que j'en ai vu dans vos yeux les lueurs annonciatrices, et que j'ai lu en votre cœur tous les secrets de la grande passion, tous les mystères qui confrontent les pauvres humains sur cette misérable terre ?

LUI.— Plus ça va plus c'est beau, et je vous assure, mam'selle Hortense, que si on se marie comme je l'espère, vous disposerez comme vous voudrez de mon petit avoir pour faire imprimer, avec votre portrait, le beau volume où vous avez écrit toutes ces belles choses dont vous me parlez tous les soirs depuis six mois.

ELLE.— Oui, mon cher, je serai votre muse fidèle, celle dont les ailes toujours grandes ouvertes enserrant les montagnes et transportent dans les airs des trésors de beauté et d'amour, pour les laisser tomber un peu partout, afin que le monde connaisse enfin la joie, le repos, le contentement et le bonheur. Je serai à vos côtés une Égérie nouvelle qui vous poussera vers la terre promise, la terre des miracles où sont les immortels, et qui vous fera entrer de plein pied dans la grandeur d'une destinée symbolique et incommensurable. (*Changeant de ton subitement*) : Vous m'assurez qu'à part votre maison de la ville et votre terre à la campagne, vous avez \$25,000 de prêtées ?

LUI.— Oui, mam'selle Hortense, et ils sont à vous jusqu'à la dernière cent pourvu que vous me disiez tout le restant de mes jours les belles choses que vous me racontez là. Après des veillées comme ça, vous savez pas comme je dors bien toute la nuit, même je rêve plus jamais à rien ni à personne.

ELLE.— Nous ferons ensemble le rêve grandiose et immense d'une existence consacrée à la glorification du beau. Et nous passerons notre temps à répandre à pleines mains sur tous, avec une munificence féérique, les bienfaits de nos grandes pensées et de nos désirs insatiables. Voyez donc les étoiles : Orion, Vénus, la Vierge, Cassiope, la Grande-Ourse, la Petite ! !

LUI.— Mam'selle Hortense, si vous voulez on va s'en aller tranquillement, parce que v'là le "serein" qui commence à tomber et moi j'ai peur que mon "astre" me reprenne.

ELLE.— Adieu, ô lune enchantresse, nous te reverrons.

(La voix baisse.)

(D'un autre coin du parc montent deux autres voix.)

IRÈNE.— Maintenant, mon chéri, il faut nous dire adieu. Mon absence a trop longtemps duré. Le chauffeur va être chez mon amie Mariette dans quelques instants, il faut que je rentre.

JEAN.— Oui, adieu ! Il va donc falloir que je plonge pour la dernière fois mon regard embué de larmes dans vos yeux merveilleux. Il va falloir, Irène, que j'appuie une dernière fois mes lèvres sur vos doigts si mignons, si blancs, si frêles, où les bagues ont l'air honteuses, tant elles se sentent pauvres et petites. Et dans quelques jours, ce sera fini à jamais de nous deux, du rêve si beau, si noble, si pur, que nous avions fait.

IRÈNE.— Hélas, Jean, il le faut, il le faut. Mon père exige ce mariage, qui doit consolider définitivement sa fortune. En alliant nos deux familles, son industrie sera pour jamais à l'abri des hasards et des dangers d'une redoutable compétition. Son rival le plus dangereux met sa main dans la sienne, c'est la paix signée. Pour assurer cette paix, il fallait un gage. Il paraît que ce gage c'est moi. Pourrais-je refuser ?

JEAN.— Oui, votre père vous sacrifie gaiement à sa fortune, à sa soif insatiable des honneurs et de la puissance, il vous donne comme on livre une liasse d'actions au pair, en échange d'un gros profit, de l'assurance de dividendes rémunérateurs. Et moi qui pourtant aurais tout fait pour l'aider, pour le défendre, il me semble, Irène, qu'il aurait dû tenir compte un peu plus de mon cœur et du vôtre.

IRÈNE.— Mon pauvre ami, les hommes d'affaires ne sauraient s'occuper de ces vêtilleries qu'on nomme l'amour, le cœur. Je ne suis devant eux qu'une petite fille qui peut servir de trait d'union entre deux fortunes, entre deux capitaux. Vous n'êtes qu'un jeune, plein de talent, d'ambition, de bonne volonté, mais...

JEAN.— Mais pauvre. Dites-le, Irène, n'ayez pas peur. Le mot ne m'effraie pas, moi, car il est propre, il est digne d'un honnête homme. Parce que je n'ai pas d'argent, on me brise comme un roseau inutile, on me jette au rancart, on vous arrache à jamais de mes bras. Mais qu'on prenne garde, un jour peut-être viendra où la fortune m'ayant souri, je pourrai peut-être rendre avec usure le mal qu'on me fait aujourd'hui.

IRÈNE.— Vous ne ferez pas cela, Jean, je le sais.

JEAN.— Et pourquoi, je vous prie ?

IRÈNE.— Parce que vous m'aimez, que je vous aime, et que vous voudrez toujours rester digne du beau grand rêve que nous aurions voulu vivre ensemble. Luttez, mon chéri, soyez victorieux. Triompez, mais restez toujours, dans votre victoire, digne de celle qui aurait tant voulu être vôtre.

JEAN.— Pardon, Irène, pardon. Je vous jure que vous n'aurez pas à vous plaindre de moi. Mais que voulez-vous, je vous aime !

IRÈNE.— Et moi de même. Adieu Jean, venez vite, il est déjà trop tard.

(Les voix se taisent.)

Et tout s'endort dans le parc aux ombres parfumées. Tout à l'heure, sans doute, Cupidon viendra danser dans un rayon de lune, en agitant son carquois vide. Il peut être satisfait de la journée, et attendre patiemment le moment de recommencer, demain, ses ravages dans le cœur des pauvres humains.

Aimé PLAMONDON.

AUX EXAMENS.— *Le professeur.*— Comprimer, c'est rapetisser ; étendre, c'est agrandir. Ainsi : le froid comprime et la chaleur agrandit.

Ces deux phénomènes ne peuvent se produire en même temps sur le même objet.

L'élève.— Je vous demande pardon, monsieur, il y a des choses qui, plus on les comprime, plus elle s'agrandissent.

— Ah ! vraiment, nommez une de ses choses.

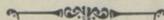
— Les dettes, monsieur !

UN BON MOTIF.— Jouons au tennis ?

— Impossible, le filet est rompu.

— Tant mieux ! Ce vilain filet est dans mon chemin quand je joue !

BOIS D'AUTOMNE



*Je viens te dire adieu, bois mordoré d'automne,
Avant que l'aquilon ait jeté ta couronne
Sur le gazon jauni.*

*Je viens me reposer un instant sur tes mousses,
Et retremper mon âme aux émotions douces
De ton calme béni.*

*Les beaux jours sont passés. Il fait froid dans la plaine ;
Les brises ont perdu leur amoureuse haleine
Et leurs baisers charmants.*

*Mais pour toi les autans ont de douces caresses,
Et leur souffle hardi joue encor dans tes tresses
Comme des doigts d'amants.*

*Les fleurs ont disparu de tes sentes ombreuses ;
Et l'infime grillon, en des notes pleureuses,
Dit sa chanson tout bas.*

*Les lierres desséchés s'affaissent sur les chênes
Et les hêtres touffus laissent tomber les fênes
Qui pendent à leurs bras.*

*Tes oiseaux ont cessé leurs gazouillants murmures,
Et ne sautillent plus sur tes vertes ramures...
Ou donc sont-ils allés ?*

*Ont-ils fui pour toujours tes inconstants ombrages ?...
Ou, pour trouver ailleurs des cieux exempts d'orages,
Se sont-ils exilés ?*

*Que de nids pleins d'amour, où dormaient les mésanges,
Ont perdu sous le gel le duvet de leurs langes,
Et leurs joyeux concerts !*

*Encore quelques jours, et leurs mousses soyeuses,
Pauvres fils de la Vierge, arrachés aux yeuses,
Se joueront dans les airs.*

*Nos cœurs ne sont-ils pas dans la première ivresse,
Des nids de duvet blanc que le printemps caresse
Du feu de ses rayons ?*

*Mais quand viennent les jours et que souffle la bise,
Comme un nid trop chargé le cœur trop plein se brise,
Perd ses illusions !*

*Que ton silence est grand ! que ta paix est profonde,
O bois !... Tu dors bien loin de ce fracas du monde
Qui tue avant le temps !*

*Quand l'automne est venu, ta feuille tombe morte,
Mais une autre renaît de la sève qu'apporte
Le soleil du printemps.*

*O feuilles qui demain joncherez, immobiles,
Le sol glacé des bois ! que vous semblez tranquilles
Sous le froid qui vous mord !*

*Nous aussi, comme vous, devons baiser la lame
Qu'un destin trop cruel enfonce dans notre âme...
Et sourire à la mort.*

*Tombez au gré des vents, pâles feuilles d'automne,
Sur le coin de gazon que le bon Dieu vous donne !
Allez où vont les fleurs !*

*Laissez nos bras meurtris continuer la joute,
Et nos pieds tout sanglants se traîner sur la route
Des regrets et des pleurs !*

Extrait de "Ce qu'il a chanté".
par le Dr Alfred MORISSET.

Ste-Hénédine, Dorchester.
(1843-1896)

Première feuille morte

*Quelques feuilles au bout des branches sont jaunies.
Les arbres ont encor de frêles harmonies
Et, bercés par le vent qu'attéduit le soleil,
Ils rêvent d'un automne au lourd été pareil.
Mais voici que Septembre, au détour de l'année,
Vient dans la pourpre et l'or fixer leur destinée.
Leur songe bienheureux ne l'entend pas venir.
Ils continuent, entre leurs bras gris, de tenir
De tout petits fragments d'azur, et les balacent,—
Et même les oiseaux ne savent ce qu'ils pensent... .*

*Cette feuille qui choit, ne l'entendez-vous pas ?
Comme un papillon large elle vole, là-bas,
Emportant avec elle un peu du grand murmure
Qui s'élève comme un cantique des ramures.
C'est dans votre musique une note de moins ;
C'est votre gloire, dont vous n'êtes pas témoins
Tant votre tête semble impassible et sereine,
Qui feuille à feuille, meurt sous l'insensible haleine... .*

Albert LOZEAU.

Dans les bois

*Je voudrais, dans les bois que l'automne dépouille
Et par les tout petits sentiers capricieux,
En un jour où l'azur unit la terre aux cieux,
Marcher sur le tapis d'or flexible et de rouille.*

*Je voudrais respirer la fleur que l'aube mouille,
Dont le parfum se meurt, arôme précieux ;
Une dernière fois, réjouir mes deux yeux
Au flot clair de la source avant qu'elle se brouille.*

*Je voudrais m'en aller tout seul dans les forêts,
Sous les arbres aux nids tristes d'adieux secrets,
Dont les feuilles toujours tombent comme des larmes ;
Et là, jusqu'au délice et l'extase, goûter
Dans la paix murmurante et profonde, les charmes
De la mort magique de l'été... .*

Albert LOZEAU.

Les arbres d'octobre

*Au soleil, le matin, les arbres sont en or ;
Octobre leur a fait des feuilles précieuses
Qui tremblent à la brise et, toujours anxieuses,
 Craignent le vent d'automne en qui passe la mort.*

*C'est l'immobilité maintenant qu'elles aiment,
Ou, venant à l'entour des branches voltiger,
Le souffle inoffensif qui les frôle, léger,
Et fait luire les tons jaunes qui les parsèment.*

*Combien choiront avec le doux soir automnal !
Toujours sur le trottoir il en neige quelqu'une.
Ce doit être, là-haut, une angoisse à chacune
Quand la petite sœur quitte l'arbre natal... .*

*Mais l'orage viendra les pacifier toutes !
Un grand coup de vent dur tordra l'arbre soudain,
Et comme des oiseaux qu'on chasse du jardin,
Les feuilles partiront en l'air, tombant aux routes,*

Et les seuils en seront dorés jusqu'au matin.

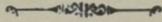
Albert LOZEAU.

“LE LABOUREUR”

REFRAIN

ET LE CHARME IRRÉSISTIBLE D'UNE BONNE CHANSON

(TRADUCTION)



Heureux est le poète dont les vers se trouvent liés à une belle mélodie ! Sur-le-champ voilà que son auditoire se multiplie, tant auprès de ceux qui aiment la musique qu'auprès des milliers que fait vibrer le charme des strophes. Ce fut un jour néfaste pour la poésie lorsque les écrivains commencèrent à se mettre en tête qu'ils pourraient se passer des compositeurs et des chanteurs. Car, enfin, on se trouvait ainsi à confiner la poésie aux textes imprimés et aux livres qu'un plus grand nombre empruntent qu'ils ne les achètent. Encore faudrait-il ajouter que *ce plus grand nombre* est, hélas ! beaucoup trop restreint. Mais une chanson, — ou, du moins, une bonne chanson, — court irrésistiblement de bouche en bouche, d'esprit en esprit, et vole d'un cœur à l'autre.

“*Le laboureur*” — tant pour les paroles que pour la musique, — évoque en moi l'idée d'une bonne chanson. Avec une vigueur remarquable, les paroles expriment l'ardent amour qu'un être peut ressentir pour la terre canadienne-française. Après avoir entendu la musique de cette chanson, rien ne pouvait me la faire oublier. En effet, la mélodie du *Laboureur* me hantait jusque dans mon sommeil. A mon avis, jamais paroles et musique n'ont fait meilleur ménage.

Voici, me dis-je à moi-même, le premier chant d'une épopée dont l'appel égalera sans doute celui de *Maria Chapdelaine*, avec, en outre, un public probablement encore plus innombrable. En effet, la musique n'est-elle pas internationale ? Pourquoi, alors, Maurice Morisset et Oscar O'Brien ne continueraient-ils pas l'œuvre, déjà entreprise, de prêcher l'évangile du Canada français ?

J. M. GIBBON.

LE LABOUREUR

Paroles de Maurice Morisset.

Musique d'Oscar O'Brien

I

*Courbés sur les lourds mancherons,
Depuis Hébert nous labourons.
Dans les ravins et dans la plaine,
Nos ancêtres sans prendre haleine,
Quittaient leurs vaillants bataillons
Pour creuser les premiers sillons.*

*Rougé, Caille, Taupin,
Tirez droit la charrue
Pour que la moisson drue
Nous apporte du pain !*

II

*Courbés sur les lourds mancherons,
A nos belles nous rêverons.
Sans craindre le vent ni l'orage,
Dans nos cœurs sera leur image,
Et, vers la fin des grands labours,
Nous marierons nos chers amours.*

III

*Courbés sur les lourds mancherons,
A l'avenir nous penserons.
Pour que nos enfants soient fidèles
A ceux qui furent leurs modèles,
Dans leurs poitrines de quinze ans
Nous sèmerons l'amour des champs.*

IV

*Courbés sur les lourds mancherons,
Sous l'Oeil de Dieu nous vieillirons.
Loin du fracas des grandes villes,
Nos cœurs battront fiers et tranquilles
Et, quand nos yeux seront fermés,
Nous entendrons chanter les blés.*

M. Charles Riou

M. Charles Riou, que le public de Québec a maintes fois applaudi dans les concerts et la comédie musicale, nous quittait récemment pour aller perfectionner son art à Paris. Avant de laisser Québec, il a voulu une dernière fois, nous régaler par un programme choisi de chant et de comédie. Le concert d'adieu de M. Riou réunissait un auditoire d'élite, au Château Frontenac.

Madame Adjutor Morency, que nous aimons toujours à réentendre, prêtait son concours à M. Riou. L'auditoire lui a manifesté, à plusieurs reprises, son admiration.

Mademoiselle Marcelle Aubry, fine diseuse et spirituelle interprète des rôles les plus délicats, a fort bien rendu son personnage, aux côtés de M. Riou, dans “*La paix chez soi*” de Courteline.

M. Omer Létourneau, notre compositeur et musicien émérite, a donné une fois de plus, la preuve de son talent toujours en puissance. Nous avons particulièrement goûté les œuvres qui sont de sa composition et qui font honneur au génie musicien du Canada français.

M. Riou, qui a voulu nous laisser sous une impression agréable, nous reviendra, avant trop longtemps, espérons-le et nous aurons la joie de retrouver en lui l'artiste enthousiaste et toujours sympathique, auquel ses amis seront heureux de faire fête.

Alphonse DESILETS.

EN MARGE DE LA BAGARRE

LES BATAILLES FRANÇAISES DE L'ARTOIS — LA VILLE D'ARRAS

Ce matin, dix-huit mars, Allen et moi, nous cheminons lentement vers Arras et ses ruines. L'aube nous éclaire à peine, le soleil se lève avec lenteur sur un ciel incertain et les deux tours du Mont Saint-Éloy, après nous avoir guidés au départ, sont bientôt dépassées, et continuent de nous orienter vers le sud. Le bombardement des gros canons s'est complètement tu, et le ta-ra-ta-ta des mitrailleuses s'est lui-même ralenti. Nous marchons à couvert, dans le fond d'une large tranchée droite, qui longe le pied du Labyrinthe. Nous ne courons dans le moment aucun danger, et je retrouve ma plus entière liberté d'esprit. Mes nerfs sont bien tranquilles, et je me laisse inconsciemment revivre mes plus lointains souvenirs d'Arras, mes réminiscences de l'histoire de cette ville, une des plus intéressantes qui soient.

Dans le recul des siècles, je revois cette contrée des Atrébates, où combattait César, et l'oppidum où vint camper le glorieux Jules, le "moechus calvus", avant d'organiser la conquête du territoire compris entre la Lys et la Somme, sombre forêt où l'on faisait de son temps, des sacrifices humains, devenue plus tard terre à blés, comme la Cité des Bois devint, dès l'époque romaine, la ville du tissage de la laine. Arras s'appelait alors Nemetocenna, et César nous parle de Commius, le roi des Atrébates, et de ce peuple industriel, qui habitait un pays de marais fangeux, sous des huttes qui laissaient échapper la fumée des feux au centre de leur toit de chaume, agglomération de cabanes rondes, ceinte d'un rempart de palissades. La rivière dont parle César est la Scarpe, dont les eaux se sont, en 1917-18, rougies du sang de plus d'un de mes compagnons d'armes ! Le monticule qu'il désigne et qui domine la Cité est la Colline de Baudimont, nommée ainsi en l'honneur de Baudoin de Flandre, dit Bras de Fer.

A coté des Atrébates, au sud-ouest, sur le territoire s'étendant vers la mer, vivaient, au temps de César, les Morins peuple gaulois, également très guerrier, mais n'ayant aucun mobilier dans leurs cabanes, et mangeant avec leurs doigts dans les écuelles de terre ! Les Morins du Canada, une des familles les plus distinguées de notre jeune pays, seraient-ils heureux d'apprendre qu'ils ont eu de pareils ancêtres ? Évidemment, depuis deux mille ans, la race s'est perfectionnée par une sélection constante, et sans doute nos autres ancêtres gaulois ne valaient pas mieux, ou, du moins, n'étaient pas plus avancés que les Morins ! Il n'est pas étonnant que Cicéron ait un jour, au Sénat, laissé tomber cette exclamation dédaigneuse : "Quoi de plus laid qu'un oppidum gaulois !"

*
* *

Malgré cette existence primitive des anciens Gaulois, et, comparée à Rome, cette absence de vie sociale (d'ailleurs qu'en savons-nous ?) les Atrébates n'en fournissaient pas moins à César la laine dont la République avait besoin pour les toges du prétoire, pour les péplum des grandes dames, vêtement hérité de la Grèce, comme pour les simples tuniques des légions ! C'est Arras qui habillait Rome !

Auprès de la forêt marécageuse d'Arras est née la prairie, humide encore, favorable à l'élevage des premières bêtes des peuples pasteurs, les lanifères, les brebis dociles, les moutons tranquilles. Les Atrébates, de chasseurs qu'ils étaient, deviennent pasteurs, puis fabricants d'habits. Et dans la prairie

où ils se trouvent croît la garance, l'herbe avec laquelle on fait la teinture. "Les Atrébates, dit André de Poncheville, "sont habiles à guider leurs troupeaux vers les plus gras pâturages, à les tondre, à laver la laine, à la teindre par le moyen de la garance dans les eaux courantes du ruisseau. "Ces laines muées en écarlate, et qui luttent d'éclat avec "la pourpre sont envoyées à Rome par la Gaule Lyonnaise. "Elle passe les Alpes et habille le légionnaire dont l'éclatant "manteau rouge est leur tribut. L'ardent solitaire de Judée, "Saint Jérôme, a parlé de ces laines plus fameuses dans "l'Empire que les ordinaires étoffes à carreau tissées par la "Gaule entière. Et Gallien, s'adressant au Sénat épouvanté "par la révolte de Carausius, s'écrie : "L'Empire est-il donc "en danger, si la laine des Atrébates vient à lui manquer ?"

*
* *

César vint à Arras, à peu près cinquante années avant la naissance de l'ère chrétienne ; Tournai, Reims, Soissons, et une centaine d'autres villes françaises connues de nos jours, existaient alors sous forme d'"oppida", où, si vous aimez mieux, de bourdages protégées. Marseille était déjà une ville ancienne, un "oppidum" géant, d'origine grecque et datant de six cents ans.

Passant facilement à travers les Gaules, plus ou moins complices, le surhomme rencontra ici une hostilité générale, farouche. Ses légions se sont envasées dans les marais, avant de combattre ce peuple belliqueux, près des murs de terre qui entourent l'"oppidum" et le glorieux Jules a pénétré dans Némétocenna, comme un artiste curieux du raffinement qui peut se dissimuler derrière cette barbarie primitive.

Après son passage, et son séjour renouvelé plusieurs fois, car Arras lui servira de base dans ses guerres contre les Morins, les Nerviens, les Bretons, (la Grande-Bretagne actuelle), l'oppidum devient rapidement une "civitas", une cité. On y fait le tissage de la laine, non plus dans la hutte de chaume, mais dans des maisons érigées pour cela par les experts du temps, des maçons spécialistes, je suppose, qui recouvrent chaque toit de lourdes tuiles rouges, comme on en voit encore en Europe.

Quand César disparaît, ou cinquante ans plus tard, les eaux de la rivière se sont irriguées, les marais se sont asséchés, des routes "à la Romaine" se sont construites à travers la forêt primitive, et les Atrébates deviennent l'un des peuples industriels de la Gaule. Il a suffi qu'un homme de génie lui apporte les bienfaits de l'organisation romaine, et donne l'exemple de toutes les énergies, pour faire de ce peuple une race nouvelle, pour ainsi dire, et transformer, en quelques décades, cette contrée marécageuse en districts organisés, commerçants et prospères, dont l'histoire, pour quatre siècles, se confond avec celle de Trèves et de toute la Gaule Romaine.

*
* *

Au cinquième siècle, apparaissent à Arras les évangelistes de la religion nouvelle. Le premier, Diogène, un Grec, sans doute, fut suivi par quelques autres, avant que Clovis ne gagne la bataille de Tolbiac, et n'instaure le christianisme

dans son royaume. Puis vient saint Vaast, le catéchiste de Clovis, destiné à élever plus d'autels au nouveau culte que quiconque de cette période. Il a laissé ses monuments et son nom un peu partout dans l'Artois.

“ Dès lors, dit André de Poncheville, l'oppidum gaulois est définitivement transformé, la cité d'Arras existe. Elle a son assemblée des fidèles, traduite par un édifice matériel, son *Ecclesia*. Elle a son évêque, qui la défend contre la décadence de l'empire romain expirant, et contre la rapacité du barbare. Ni au spirituel, ni au temporel, les remparts ne lui manquent, mais la Cité d'Arras est trop étroite pour ceux qui veulent s'y presser. Il est temps que naisse la ville d'Arras. Alors sera fondé l'Abbaye de Saint Vaast.”

“ On conte que l'évêque Saint Vasat avait coutume d'aller se promener sur les bords du ruisseau qui coulait en bas, à la façon de ces philosophes d'Athènes, le long des rives plantées de platanes. Il avait fait élever en cet endroit une étroite cellule, pour s'y reposer et converser avec Dieu. Un de ses continuateurs, saint Aubert, retrouvant cet oratoire aux bords du Crinchon (ruisseau qui se jette dans la Scarpe) après qu'il eût été habité par maint ermite, médita de le transformer en un vaste monastère. Divin architecte, un ange avait paru à ses yeux, traçant en l'air le plan de l'édifice et de son église.

“ Ce furent les rois successeurs de Clovis, qui fournirent les sommes nécessaires à l'édification du monastère et de l'église. L'un d'entre eux, Thierry, troisième du nom, y voulut être inhumé, en 674, volonté qu'autorisaient encore les tout-puissants maires du Palais. La dotation qui l'accompagnait permettait le développement d'abbayes, qui se transformaient naturellement en villes, les marchands et les plus heureux des serfs se groupant autour d'elles. Ils n'y manquèrent pas, dans les murs de Saint-Vaast.

“ La ville neuve qui naquit ainsi auprès de la cité ancienne fut cependant menacée dans sa croissance. Le VIII^{ème} siècle ne s'écoula pas que l'abbaye n'ait brûlé. Réédifiée plus belle, les pirates vikings venus par la mer et les fleuves, sur leurs longues barques, la rebrûlèrent. Charlemagne, l'empereur à la barbe fleurie, qui aimait tant les clercs et le pauvre peuple, n'était plus là pour interdire aux vikings l'accès de l'empire démembré.”

André de PONCHEVILLE.

*
* *

Sous le règne de Charles le Chauve, un comté de Flandre fut créé par l'irrésistible force des choses : le roi, ne pouvant protéger tout son royaume, donna ce comté à Baudoin-Bras-de-Fer, qui devint, bien malgré lui, son gendre. Arras sera la capitale de ce nouveau comté.

Charles avait d'abord conçu pour Baudoin une estime particulière, et l'avait traité comme l'un de ses familiers, surtout après son retour de Guyenne, où Bras-de-Fer avait combattu les Sarrasins. En 862, se trouvant avec le roi, à Senlis, le terrible comte lui enleva sa fille Judith, qui l'aimait, et s'enfuit avec elle à Arras. Charles le poursuivit, mais son armée fut taillée en pièces à l'endroit où s'élève aujourd'hui le Mont Saint-Éloy, le même Mont Saint-Éloy devenu si célèbre dans les récits français, anglais et canadiens, de la Grande Guerre, et dont moi-même je n'ai cessé de parler.

Le roi ne voulut pas admettre sa défaite et en appela au clergé. Un concile d'évêques, tenu à Senlis, excommunia et Beaudoin et Judith. Les deux interdits firent alors le voyage de Rome où le pape Nicolas I^{er} voulut bien les absoudre, “ sur ce qu'il n'y avait pas eu rapt, mais enlèvement consenti librement de la part de la fille ”. C'étaient un peu comme de nos jours ! Le bon pape fit mieux que de les absoudre : il

demanda au roi d'accorder son pardon, ce que Charles fut bien obligé de faire. Plus tard, reconcilié avec son gendre, il lui donna même en plus de son comté, l'Artois et la Flandre, mais il est probable qu'il fit ce don ne pouvant s'en tirer autrement, le Bras-de-Fer tenant entre ses serres, avec un égal courage, la fille du roi et les provinces du Nord. En l'an 864, le mariage fut solennisé à Auxerre ; de là l'origine des premières relations de la Bourgogne et de l'Artois.

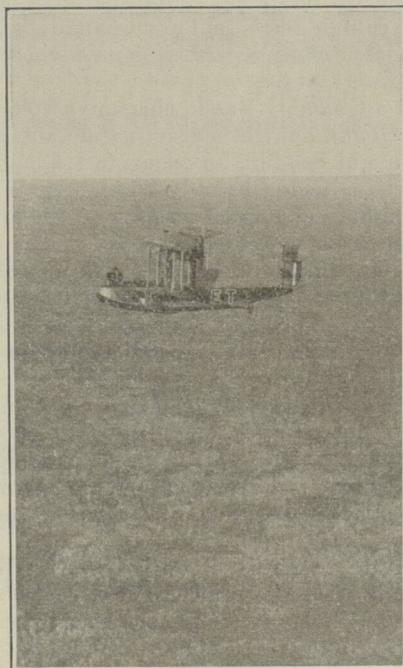
Pour protéger le Nord contre les Normands, le Bras-de-Fer était nécessaire. Après sa mort, les pillards dévastèrent le pays au cours de nombreuses incursions. Ce n'est qu'au dixième siècle, quand Rollon eut épousé la fille du roi, et que les Normands se fussent retirés à l'embouchure de la Seine, que les paysans de l'Artois se crurent libérés de cette menace, et transformèrent leur pays en terre à blé, l'une des plus riches qu'on vit jamais.

*
* *

Avec le dixième siècle, Arras débute dans sa fonction de capitale de la France du Nord, comme Paris est déjà la capitale de la France du Centre, sans avoir, à cette époque, une population plus grande, un commerce plus actif, ni des maisons mieux construites que l'ancien oppidum des Atrébates. C'est qu'autour de l'Abbaye de Saint-Vaast s'est graduellement formé et développé le markiet du Nord, la véritable place des trocs de tous genres, le grand marché des ventes et des achats du blé, de la laine, des draps et des tapisseries d'Arras, qu'on échange pour des vins de Bourgogne ou d'Espagne, ou pour des fruits de l'Orient, en attendant que l'on établisse ces fabriques de dentelles, ces bonneteries, ces savonneries, ces huileries, poteries, fonderies, raffineries de sel et de sucre, ces manufactures de machines de toute nature, qui attireront des clients de partout et qui créeront pour Arras un commerce considérable.

(A suivre)

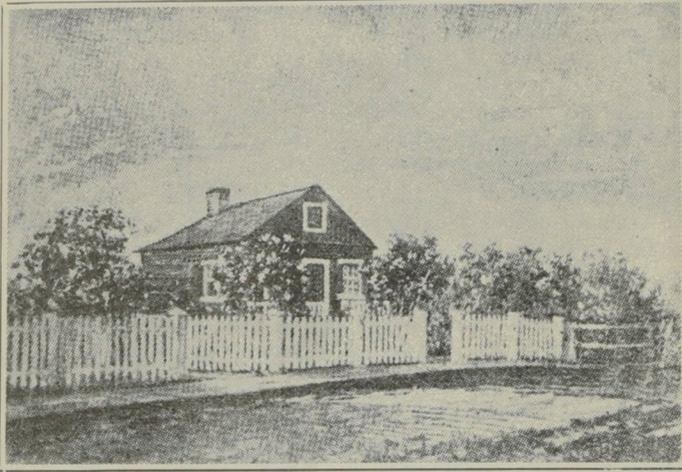
J.-Auguste GALIBOIS.



PAYSAGE ET SCENE DU TERROIR.— Avant-garde au sentinelle, surveillant en les survolant, nos lacs et nos rivières, nos vallées et nos montagnes.

LA MAISON NATALE D'ALBANI

Par Gérard MALCHELOSSE



MAISON NATALE D'ALBANI. D'après un tableau de Georges Delfosse.

L'aide à Marie-Louise-Cécilia-Emma Lajeunesse dit Saint-Louis, célèbre cantatrice canadienne, plus connue sous le nom d'Albani, a fait revivre, l'hiver dernier, le souvenir de cette gloire disparue de la scène. Les journaux ont rappelé avec raison la popularité de cette étoile merveilleuse, qui a porté bien haut, à l'étranger, le nom canadien et qui pour longtemps encore, sans doute, n'aura pas son égale. Car Albani a passé par le monde accompagnée d'une renommée immortelle, et les grandes artistes contemporaines restent loin derrière elle, tant Albani a incarné l'art du vrai et beau chant. Surnommée le rossignol incomparable, sa vie a été une suite de succès inespérés. Elle disparaîtra probablement sans revoir le coin de terre qui l'a vu naître et sans se rendre compte du malentendu accrédité depuis vingt ans sur sa prétendue maison natale.

En passant à Chambly-Bassin chacun va volontiers rendre hommage à Albani, dont la maison natale, dit-on, est sur le grand chemin qui conduit au vieux fort Chambly. Albani est en effet originaire de Chambly-Bassin. Après avoir acquis une gloire mondiale, elle revint au pays où elle avait passé les premières années de son enfance, et les guides de tourisme distribués par la compagnie de tramways Montreal & Southern Counties Railway et le ministère de la voirie de Québec, de même que l'édition originale du guide historique du fort Chambly publié par les soins de la commission fédérale des Parcs Nationaux du Canada, département de l'Intérieur, notent qu'Albani rebâtit la maison paternelle, "qui se dresse aujourd'hui au centre d'un délicieux jardin parfumé de roses et de chèvrefeuille". C'est une erreur, une supercherie historique inventée par des gens qui exploitent la gloire d'Albani en même temps que la candeur et la bourse des nombreux visiteurs.

La maison de touristes qu'on appelle "Villa Albani," sise à côté de la résidence princière de M. G.-N. Ducharme, ancien maire de Chambly, a simplement été occupée par M. Lajeunesse père durant les quelques années qui ont précédé sa mort. L'histoire du "tea room" ou "Villa Albani" comme étant la maison natale d'Emma Lajeunesse, a été créée de toute pièce, par un Anglais venant du Lancashire, qui l'a achetée à vil prix alors que ses enfants l'ont revendue avec un gros profit, à d'autres Anglais, après y avoir adroitement attaché la fausse légende que nous venons de citer.

De récentes recherches faites au bureau d'enregistrement de Longueuil, grâce à la bienveillance de M. Benoît-C. Provost, député régistrateur de la division de Chambly, nous ont permis de relever les actes qui touchent à cette résidence et de pouvoir réfuter catégoriquement cette fumisterie.

La résidence en question occupe sur le cadastre les lots de terre 117-12 et les terrains adjacents, en arrière, allant jusqu'au chemin de fer, numérotés de 1 à 18. Cette propriété comprenait la grande maison de brique qui existe encore, faisant front au bassin. Elle a été achetée par M. Joseph Lajeunesse dit Saint-Louis et Quenoche — lequel, en ses dernières années, se laissait volontiers nommer en sobriquet devenu noble et pompeux, "Monsieur de Saint-Louis," — par devant le notaire Eugène Archambault, de Saint-Jean, le 9 décembre 1881, de Joseph-A. Fournier, notaire à Saint-Jean, qui l'avait lui-même acquise du shérif de Montréal, le 13 décembre 1880. (Nos. 17059 et 16469).

M. Lajeunesse étant mort le 31 juillet 1904 sans avoir fait de testament, ses trois enfants vivants, à savoir Emma (Albani), épouse de l'impressario Ernest Gye, Cornélie Lajeunesse, célibataire, toutes deux résidant à Bark House, Earls Court Road, Angleterre, et l'abbé Adélar Lajeunesse, curé de Sainte-Monique, comté des Deux-Montagnes, deviennent héritiers légaux pour un tiers chacun.

Fondé de procuration pour ses deux sœurs, M. l'abbé Lajeunesse, le 12 septembre 1905, par devant le notaire Robert-A. Dunton, plus tard de la société Dunton, Fry & Gibb, de Montréal, dispose de la propriété de feu son père en faveur de Robert-H. Bartholomew, venant du Lancashire, en Angleterre, moyennant la somme de \$3,700.00. (No. 32375).

Le nouvel acquéreur vint à Chambly avec sa famille et fit de l'endroit un site exquis et ombragé. Il remita la maison à neuf, l'entoura de vérandas spacieuses, y ajouta un "sun room" et des dépendances qui font encore aujourd'hui honneur à la localité. Ses écuries étaient réputées et connues à dix lieues à la ronde. Le bassin et les alentours, vus des galeries de la maison, sont saisissants. Au loin apparaissent, comme deux superbes éléphants, les montagnes pittoresques de Saint-Bruno et de Saint-Hilaire, qui donnent au tableau un aspect ravissant, certainement grandiose et incomparable.

Le 30 décembre 1915, M. Bartholomew cède la propriété en question à ses deux filles Muriel-May et Gertrude, par acte de donation passé devant le notaire Edward-W.-H. Phillips (Phillips & Hutchison). (No. 47374). Enfin celles-ci, le 24 février 1921, signent un accord et un acte de vente par devant George-R. Lighthall, notaire à Montréal, au Hervey Institute pour les convalescents, au prix de \$30,000. (No. 56418). Cette institution a été incorporée par acte de la législature de Québec, 38-Victoria, chapitre 59, et amendée 7-Georges V, chapitre 115.

Telle est en peu de mots l'histoire de cette propriété (1). Comme on le voit, celle-ci n'a rien à faire avec la naissance d'Albani. La maison natale d'Emma Lajeunesse était une modeste construction, plutôt pauvre, située sur la rue Martel actuelle, près de la propriété de son grand-père maternel Basile Migneault, un peu au nord de l'église paroissiale de Chambly-Bassin, sur le lot portant le numéro 18 au cadastre du village de Chambly-Bassin. Cette humble maisonnette, ombragée de lilas et s'élevant autrefois au milieu des fleurs, n'existe plus, depuis 1870 environ. M. Georges Delfosse,

(1) Il y a des obligations, obligations additionnelles et confirmations de titres de propriété que nous ne mentionnons pas. Ce dossier est d'ailleurs compliqué.

artiste canadien bien connu, d'après des indications recueillies des plus vieux citoyens du lieu, et sur les renseignements obtenus de feu J.-O. Dion, ancien conservateur du fort Chambly, en a fait un joli tableau qui a été offert dans le temps et qui est encore, je crois, en la possession de notre célèbre compatriote Albani, à Londres (2).

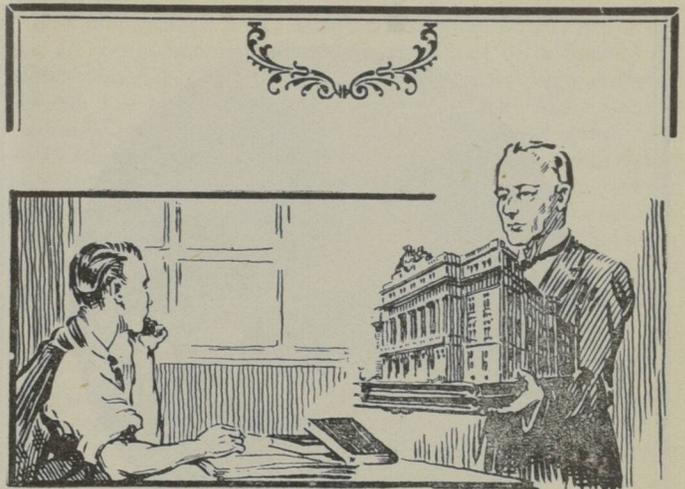
Là où s'élevait la maison natale d'Albani est aujourd'hui la résidence de M. Victor Raymond.

Malgré notre article, on persistera encore et avec aplomb à répandre la supercherie historique. On ne parviendra pas à la faire disparaître tant elle a déjà fait du chemin dans l'esprit de tous.

Gérard MALCHELOSSE.

10 octobre 1927.

(2) Voir le Monde illustré, 27 janvier 1894, 10 janvier 1903.



“L'ECOLE CHEZ SOI”

A TOUS CEUX

qui ne peuvent suivre ses cours
du jour et du soir.

L'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal

offre ses

Cours par Correspondance

Comptables, employés de banque ou autres salariés du commerce, de l'industrie et de la finance, qui désirez améliorer votre sort, augmentez votre compétence professionnelle en suivant ces cours! -- --

Prospectus et tous renseignements sur demande

Détachez et adressez-nous le coupon ci-dessous qui vous donne droit sans aucune obligation de votre part à notre brochure.

Ecole des Hautes Etudes Commerciales
de Montréal
Coin Viger et St-Hubert
Montréal.

Détachez ce coupon

Adressez-moi par retour du courrier votre Brochure “L'ECOLE CHEZ-SOI” que je pourrai garder sans aucune obligation de ma part de suivre vos cours.

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Comptabilité | <input type="checkbox"/> Economie politique |
| <input type="checkbox"/> Langue anglaise | <input type="checkbox"/> Le français commercial |
| <input type="checkbox"/> L'Anglais Commercial | <input type="checkbox"/> Le droit commercial |

Nom.....Occupation.....

Adresse.....
A-60



Vous faut-il une nouvelle fourrure?

Ou encore une transformation aussi bien qu'une réparation soignée? Consultez

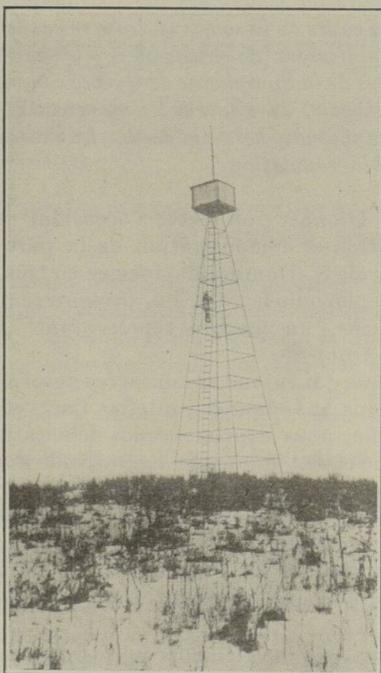
ULD. BEDARD

Marchand et Manufacturier

Où vous aurez la plus grande valeur au plus bas prix.

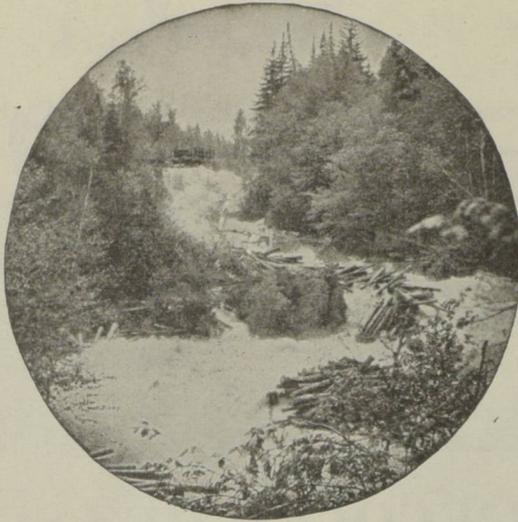
SATISFACTION GARANTIE.

242, RICHELIEU, - - - - QUEBEC



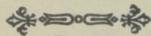
PAYSAGE ET SCEBE DU TERROIR.— Pour protéger notre domaine forestier.— Une tour-observatoire en pleine forêt canadienne dominant un territoire de 600,000 acres d'étendue.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.— J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.



*Et l'art, ornant depuis sa simple architecture
Par ses travaux hardis surpasse la nature.*
(BOILEAU)

ÉCOLE DES Beaux-Arts



Jeunes gens, voulez-vous étudier

Le dessin d'ornement, le dessin d'illustration, l'architecture, la peinture, le modelage, l'art décoratif, la gravure à l'eau forte, -:- -:- -:- -:-

Allez vous inscrire à l'École des Beaux-Arts.
Les cours sont donnés gratuitement.

Nous donnons aussi des cours préparatoires à l'architecture comprenant: les mathématiques, la physique et la chimie.

*Soyez de ceux qui veulent monter
et briller dans la société, L'avenir
est aux jeunes qui travaillent,*



S'adresser, pour autres renseignements, au

Directeur de l'École des Beaux-Arts

Tél : 2-8564w. 37, St-Joachim, QUEBEC.

PARMI LES AMIS DU TERROIR

Le sympathique président actuel de la Société des Arts, Sciences et Lettres, M. Raoul Dionne, qui avait fondé la belle chorale de la paroisse S.-Dominique, à Québec, en a abandonné la direction. Il avait consacré à cette tâche, pendant huit ans, la meilleure et la plus large part de ses loisirs, et pour contribuer largement à lui conquérir une belle renommée.

A l'un des dimanches de septembre dernier, le R. P. Martin, curé de S.-Dominique fit part à ses paroissiens de la nouvelle et du changement dans les termes suivants :

“ Au cours des vacances, Monsieur Raoul Dionne, directeur de la chorale des Chanteurs de S.-Dominique depuis sa fondation, a cru devoir donner sa démission.

Je tiens à dire publiquement, sûr d'ailleurs d'interpréter les sentiments de messieurs les Chanteurs de S.-Dominique, de nos paroissiens et des Pères Dominicains, le plus sincère et le plus cordial merci à M. Dionne.

Durant huit ans, M. Dionne a donné à notre chorale un dévouement digne de tout éloge, une science de la musique, un tempérament d'artiste, que les succès multiples remportés, la réputation acquise par nos Chanteurs de S.-Dominique, proclament suffisamment. Jusqu'à l'année dernière M. Dionne a fourni tout son travail gratuitement, et il a accepté, en ces derniers temps, une rétribution trop faible pour enlever quoi que ce soit à sa générosité. Je me plais donc à placer M. Raoul Dionne au premier rang parmi les bienfaiteurs de notre œuvre dominicaine à Québec.

Messieurs les Chanteurs de S.-Dominique se sont assurés au cours de la semaine, les services de M. Robert Talbot, professeur de musique à l'Université Laval, et directeur de la Symphonie de Québec comme directeur de leur chorale. Je souhaite au nouveau directeur la bienvenue et à nos chers chanteurs, le maintien de leur si enviable réputation.”

Monsieur Dionne, en cette occasion, a été l'objet d'une sympathique démonstration de la part des membres de “ sa ” chorale S.-Dominique, formée en très grande partie de ses amis personnels, qui lui présentèrent un fort joli cadeau souvenir, un marbre représentant un berger qui appelle son troupeau.

A M. Dionne, qui entend se consacrer désormais à la science des affaires sans abandonner toutefois l'art, et celui de l'élégance féminine, nous exprimons nos félicitations du témoignage d'amitié et de l'hommage de gratitude dont il a été l'objet et nous lui souhaitons tous les succès de prospérité dans l'entreprise commerciale qu'il a lancée, au printemps dernier.

Et à son successeur, M. Robert Talbot, l'un des très distingués collaborateurs du “ Terroir ”, M. Dionne a remis la baguette magique, en s'adressant à ses amis dans les termes suivants :

“ Vous avez tous les éléments nécessaires pour arriver au succès et, sous la direction de M. Robert Talbot, excellent musicien, vous ne pouvez que réussir. Je souhaite ardemment que cette chorale que j'ai fondée continue de prospérer, et je vous remercie de votre touchante marque de sympathie. Elle me prouve que nos liens d'amitié ne seront pas rompus, du fait de ma démission.”

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soon.— J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.



Entrée principale

ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

185, Boulevard Langelier

Téléphone 3-3313

FONDATION DU GOUVERNEMENT PROVINCIAL
INSTALLATION ET OUTILLAGE MODERNE
DIPLOMES OFFICIELS

ENSEIGNEMENT

Le programme de l'École Technique de Québec comporte l'enseignement théorique et pratique des métiers suivants :

**MÉCANICIEN, FORGERON, FONDEUR,
MENUISIER, MODELEUR.**

La partie théorique de l'enseignement comprend des cours de mathématiques (arithmétique, algèbre géométrie, trigonométrie), de sciences (mécanique, physique, chimie, électricité), et de dessin industriel.

La rétribution scolaire est de \$1.50 par mois pour la 1ère année.

Des bourses sont accordées aux élèves méritants des 2e et 3e années.

L'Administration offre les cours suivants :

- Cours du jour commençant vers la mi-septembre.
- Cours du soir commençant vers le 1er octobre.
- Cours spéciaux d'automobile pouvant commencer en tout temps de l'année scolaire.

PROSPECTUS SUR DEMANDE

Nos félicitations à M. Antonio Langlais, C. R., qui a été élu, au commencement d'octobre, président de la Société du parler français, pour succéder à l'honorable juge Adjudant Rivard. Les autres directeurs sont : M. l'abbé Aimé Labrie, vice-président ; M. L.-P. Geoffrion, secrétaire-général ; M. C.-J. Simard, secrétaire-adjoint ; trésorier et archiviste : M. l'abbé Maurice Laliberté, Mgr Amédée Gosselin, recteur de l'université Laval, est de droit président d'honneur.

On nous annonce pour la Noël prochaine, après vingt-cinq ans de laborieuse gestation, la naissance du Glossaire. Nous souhaitons au nouveau président une glorieuse paternité.

Le jeudi, 6 octobre, 1927, M. le Dr P.-H. Bédard, échevin de la cité de Québec, était l'objet d'une inoubliable manifestation, sous forme d'un somptueux banquet au Château Frontenac, et auquel participaient environ deux cents convives. Ce fut une grande fête de l'amitié, sous les auspices de la Société française de bienfaisance de Québec, organisée à la gloire du nouveau chevalier de la Légion d'Honneur. M. Jean Thomas, présidait.

Nous avons applaudi vivement au geste solennel et reconnaissant du représentant officiel, M. Henri Coursier, consul de France suppléant au Canada, lorsque celui-ci épingla la croix distinctive sur la poitrine de notre excellent ami, le Dr Bédard, en lui disant : " Dr Bédard, je vous fais chevalier de la Légion d'Honneur." Il se produisit à ce moment, on le conçoit bien, une belle ovation.

" Vous avez au Canada ", poursuivit M. Coursier, " cet immense privilège de posséder à la fois la culture française et la culture britannique. Il est juste et salubre que Québec se souvienne. Mais le souvenir n'est pas tout. Il faut de l'action pour le vivifier. C'est ce que vous avez compris, Dr Bédard, et je suis heureux d'associer Mme Bédard à l'hommage que nous vous rendons.

" Chaque année, vous recevez les marins de la Ville d'Ys et vous êtes, Dr Bédard, un de ceux qui sont les premiers rendus à leur rencontre.

" Mais ce n'est pas tout de se souvenir et d'agir conformément à son souvenir. Il faut avoir encore de l'enthousiasme. Vous avez bien prouvé le vôtre, Dr Bédard, quand la guerre s'est déclarée et quand vous avez offert de soigner gratuitement les membres des familles de ceux qui partaient.

" Ce sont toutes ces choses, souvenir, action, sentiment, que le gouvernement reconnaît aujourd'hui. C'est tout cela que signifie la rosette que vous porterez désormais sur votre poitrine. C'est la plus haute décoration que le gouvernement français peut offrir.

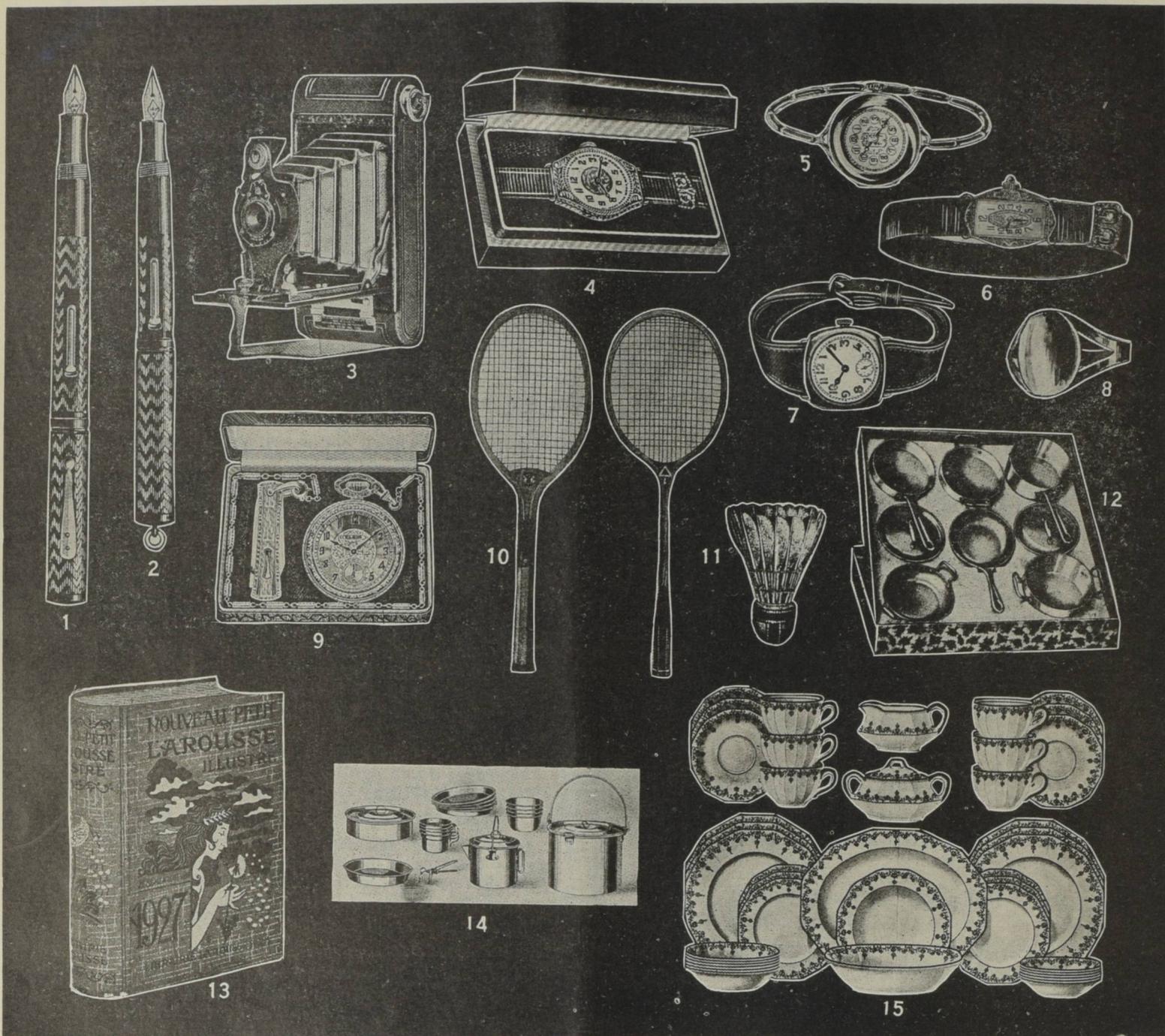
" J'appartiens à cette génération parmi laquelle, pendant cinq ans, la mort a fauché le plus largement. Sur les seize que nous étions au collège, dix sont disparus. Mais nous, les survivants, nous avons fait le serment de garder précieusement les trésors que leur sacrifice a sauvés. C'est vous dire avec quel soin jaloux nous gardons les traditions françaises et la joie que j'éprouve en les retrouvant ici."

Le héros de la fête, un ancien président de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec, félicité et acclamé, remercia avec tout le tact qui convenait. Il remercia la France et ses nombreux amis présents, sans oublier ceux qui avaient si largement contribué par leur dévouement au succès de cette brillante manifestation d'amitié.

G. de B.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.— J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

Primes du "Terroir" offertes gratuitement aux propagandistes



"Le Terroir" invite cordialement tous ses abonnés et lecteurs à s'inscrire comme propagandistes dans son grand concours d'abonnement, à faire ainsi œuvre patriotique en lui aidant à enrayer l'invasion des magazines américains.

A cette occasion il offre à tous ses nouveaux abonnés, et anciens qui renouvellent leur abonnement, des primes gratuites, d'une valeur exceptionnelle.

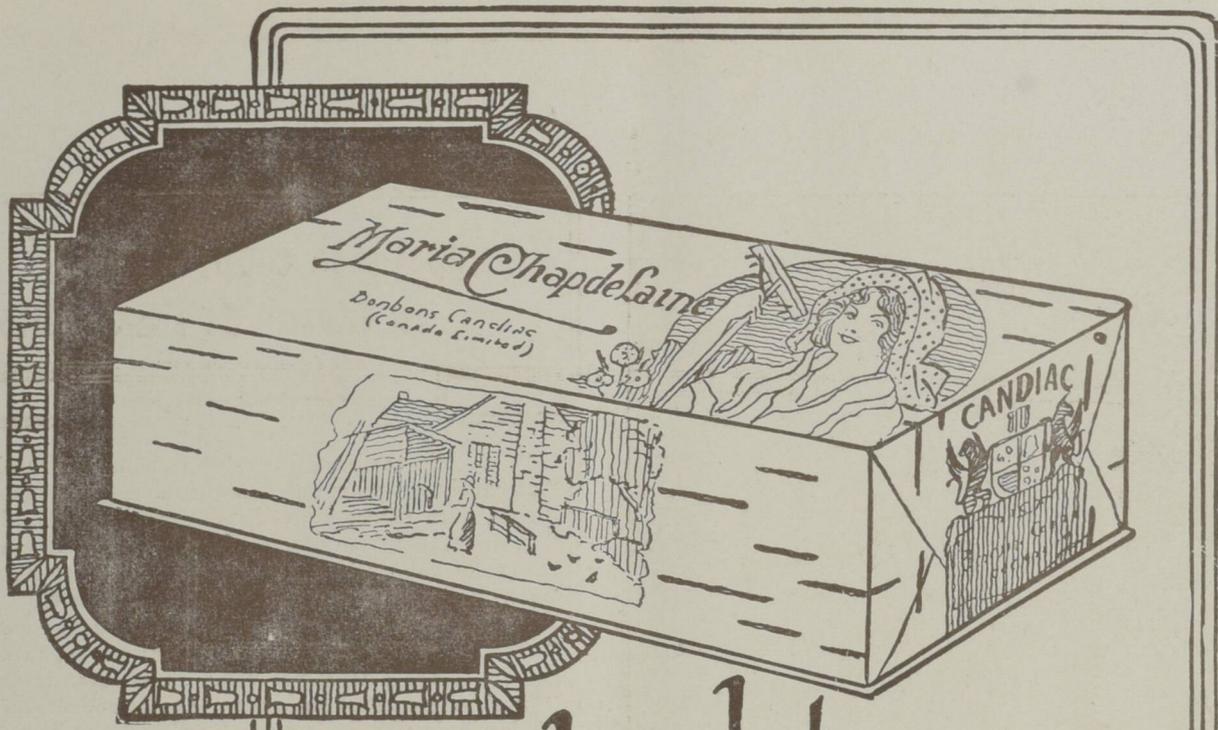
Sur réception de votre nom et adresse nous vous enverrons notre catalogue illustrant toutes nos primes.

"LE TERROIR ENR".
130, rue St-Vallier, Qué.

Veillez m'envoyer, sans aucune obligation de ma part, votre catalogue de primes aux abonnés, ainsi que les conditions à remplir pour recevoir gratuitement les primes aux propagandistes.

Nom

Adresse

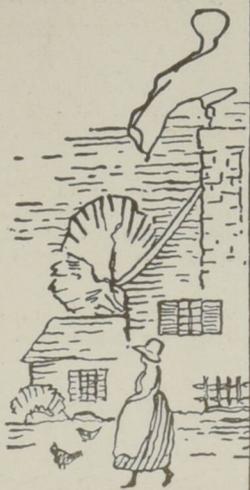


Les Chocolats Maria Chapdelaine

Renommés pour leur qualité supérieure, tout comme leur nom signifie excellence littéraire.

Noix et fruits, nougats et fondants . . . tous dans une même boîte! Quelles friandises délicieuses, quel choix exquis!

Ces chocolats surfins sont en vente dans tous les établissements sérieux, - parce qu'ils sont supérieurs et possèdent un cachet d'originalité très marqué.



Bonbons Candiak
- (Canada) Limitée -

QUEBEC, LA VILLE DU SOUVENIR !



M. L.-J.-A. GOUBOUT,

maire-suppléant de la cité de Québec, président temporaire de la Commission de l'Exposition, au moment de l'ouverture de l'Exposition, le samedi 3 septembre 1927.

Un appel à la coopération en faveur de l'Exposition

“ La belle température est un élément aléatoire et capricieux pour une exposition. La seule condition, sûre et certaine, du succès solide, définitif et permanent de notre Exposition Provinciale, c'est la coopération du public en général et, en particulier, de tous les corps publics de la ville, de nos sociétés quelles qu'elles soient, de nos clubs sociaux, de nos associations patriotiques ou autres. “ Le temps n'est-il pas venu, Messieurs, de faire un suprême appel en faveur de cette coopération ? “ Alors qu'après dix-sept années d'existence de notre Exposition Provinciale Municipalisée, la population de Québec a un capital considérable engagé dans cette entreprise, cette dernière ne doit pas dormir sur place. Il faut lui faire produire son maximum d'effets après tant d'efforts. Il n'appartient pas seulement au Conseil de Ville de la réveiller si elle dormait. C'est à tout le public de la stimuler par l'intérêt de tous les instants qu'il doit lui porter.”

(Le maire-suppléant, M. Godbout, le jour de la fête civique, à l'Exposition de 1927.)

En 1867, Québec avait une population de 55,000 âmes.

En 1917, Québec a une population de 130,000 âmes.

En 1937, Québec aura une population de 160,000 âmes ?

En 1967, Québec aura une population de 300,000 âmes ?

QUEBEC est la plus ancienne ville du continent américain et au point de vue historique, la ville la plus intéressante de l'Amérique. Elle est la ville la plus pittoresque du Canada et des Etats-Unis et son charme est insurpassable. C'est la ville favorite du tourisme d'été et sa légitime coquetterie lui fait ambitionner la vogue pour la saison d'hiver.

QUEBEC fière de son incomparable promontoire, est fière également de son magnifique port de mer, l'un des plus beaux du monde. Elle est fière d'être la capitale d'une province prospère, est fière également de posséder le gigantesque pont sur le St-Laurent, l'une des merveilles du monde. Elle est fière de neuf divers services de chemin de fer qui entrent dans ses limites et d'être le terminus des grands transatlantiques aux plus puissants tonnages.

QUEBEC fière de ses anciennes industries, qui ont fait sa renommée, est fière également des nouvelles qui surgissent comme elle est fière de devenir le centre de distribution des énergies électriques de la province.

QUEBEC, LA VILLE DE L'AVENIR !

